

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

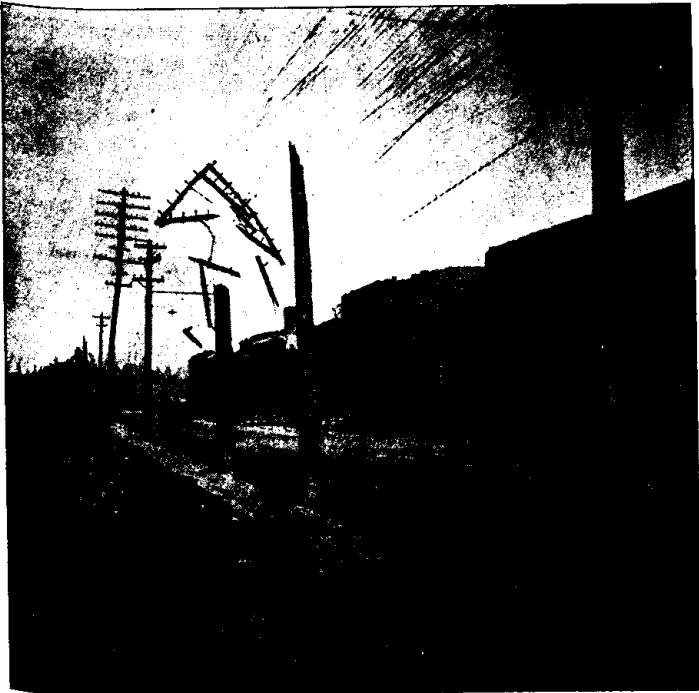
Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce...s la copie

LA COMPAGNIE D'IMPRIMERIE "LE MONDE ILLUSTRÉ," Propriétaire
42, PLACE JACQUES-CARTIER

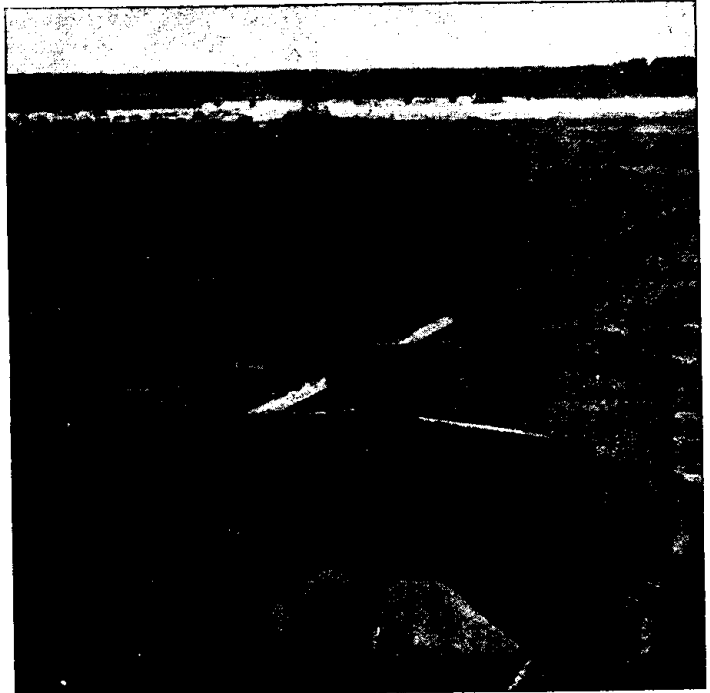
17^{ME} ANNÉE, No 836.—SAMEDI, 12 MAI 1900

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Manufacture de papier d'Eddy

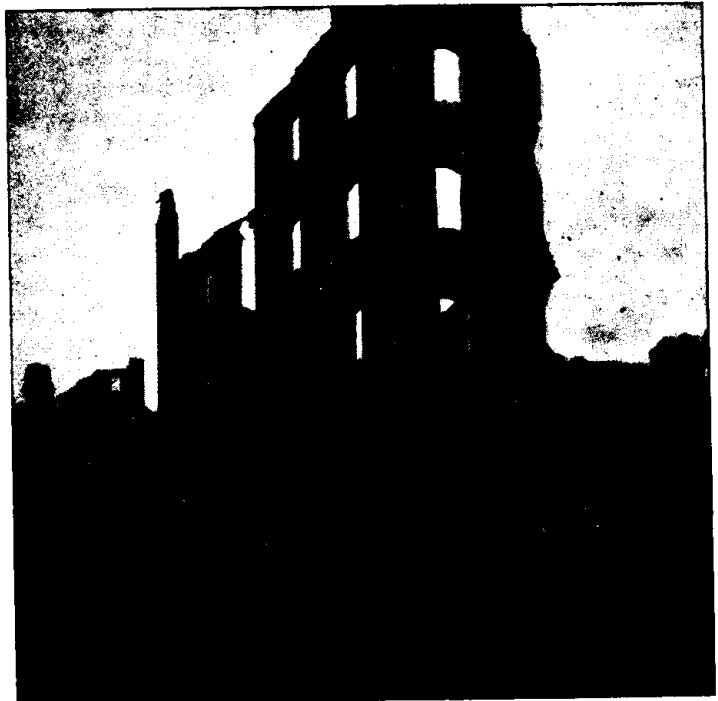


Le Breton's flat



Le Palais de Justice et le Bureau de Poste

(Suite à l'intérieur)



Les ruines du moulin McKay

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 MAI 1900

NOTES DE LA DIRECTION

Nous prions nos lecteurs de dire à leurs amis un bon mot en faveur de notre journal.

Merci à "Une abonnée". Ce que vous demandez est impossible pour le moment. Nous y reviendrons cependant.

Notre numéro est superbement illustré et nos lecteurs doivent être convaincus que nous ne reculerons devant aucune dépense pour faire de mieux en mieux. Nous tiendrons nos promesses.

Nous désirons être compris de nos correspondants. Nous ne renvoyons pas les manuscrits qui nous sont soumis, qu'ils soient acceptés ou non. Cette règle est inviolable et nos correspondants doivent prendre leurs mesures en conséquence.

Dans notre prochain numéro, nous publierons un magnifique groupe des MONUMENTS DE MONTREAL et de nombreuses illustrations sur l'exposition de Paris. Ce numéro tant au point de vue des gravures que du texte sera réellement magnifique.

Nos remerciements sincères au sympathique et judicieux conseiller qui signe "Un lecteur de littérature saine et instructive." Le programme qu'il nous trace est celui que nous entendions suivre, sauf en quelques points que nous allons nous empresser de modifier.

RÉMINISCENCES

PAPINEAU

II

Hourrah pour Papineau ! c'était le cri de tous les moutards de mon temps qui allaient à l'école, et même de ceux qui n'y allaient pas encore.

Je n'étais pas d'un âge assez avancé — j'avais à peine quatre ans quand le grand tribun revint d'exil — pour me rendre bien compte de ce que ce cri pouvait signifier ; mais, à la manière provocante dont les gamins plus âgés que moi le jetaient à la face des petits Anglais — ou Irlandais, c'était tout un pour nous — et surtout aux accès de colère que la malencontreuse exclamation soulevait chez ceux-ci, je sentais bien, d'une façon obscure si vous voulez, qu'il y avait là comme un défi de race contre race, comme une formule de revendication nationale. Et je me vois encore debout sur le seuil de notre porte, tout fier de ma première culotte, guettant les passants — surtout les Anglais — pour lancer à mon tour mon petit cocorico patriotique sous forme de l'éternel *Hourrah pour Papineau !*

Les passants souriaient, et tout était dit.

Mais je grandissais, et il fallait aller à l'école, entrer en contact avec la gent écolière du canton, couvoyer les petits Anglais, et dame, cela n'était pas de nature à calmer mon effervescence belliqueuse.

Notre demeure s'élevait, de l'autre côté du fleuve, juste en face des fameuses plaines d'Abraham. Tous les jours je voyais, dominant les hauts mamelons, se dresser dans le lointain les rondeurs estompées des lourdes tours Martello, sentinelles avancées de l'altière citadelle de Québec où flottait le drapeau de l'Angleterre, entouré d'une ceinture de canons.

Tout cela était anglais ; et pourtant nous étions français, nous ! Nous parlions français, nos livres étaient français, ils nous entretenaient de la France et de ses gloires ! Il fallait bien m'expliquer tout cela : le pays découvert et peuplé par la France ; un Canada à nous, d'abord, un Canada français. Et puis la guerre.

des guerres sans fin, des succès, des revers, d'inutiles résistances, et enfin la catastrophe dans une lutte suprême, là, juste en face de nous, sur ce vaste plateau aux monticules rebondis comme le corps d'un grand lion fatigué dormant au soleil.

Je me sentais le cœur tressauter, en écoutant ces récits ; la défaite acceptée me semblait une monstrueuse lâcheté ; et la grandiose et mystérieuse figure de Papineau, qui personnifiait pour moi toutes les révoltes que je sentais bouillonner aux sources même de mon sang, grandissait, grandissait dans mon esprit, de tout l'abaissement de ce que je croyais être l'abjection universelle.

Et hourrah donc pour Papineau !

Bourrades, taloches, *black eyes*, nez en marmelade, rien n'y faisait : Hourrah pour Papineau !

Je ne sais pas si mes souvenirs me grossissent l'importance de mes exploits, mais si je ne me fais pas illusion en me remémorant le nombre de retenues, de penums, de coups de martinet et de punitions de toutes sortes bien et dûment gagnés sur le champ de bataille, je ne fus pas une mince recrue pour le bataillon.

Avec cela que nous avions les hommes de chantier pour nous encourager. Combien de ces farceurs-là n'ai-je pas entendus nous dire :

— Tiens, v'là un p'tit Anglais qui passe ! Crie : Hourrah pour Papineau ! et pi claque, si t'es-t-un homme !

Et ça "claquait", je ne vous dis que ça.

Bref, on se battait du matin au soir ; c'étaient des prises de corps continuelles. En allant à l'école, en revenant de l'école, toujours la même ritournelle, le conflit était inévitable. Hourrah pour Papineau ! et cogne, mes amis !

Que voulez-vous, c'était notre manière, à nous, de prendre notre revanche de Saint-Charles et de Saint-Eustache, sans compter les plaines d'Abraham.

Or le curé de la paroisse venait visiter notre école tous les mois pour nous confesser.

Cela nous embarrassait un peu, vous comprenez. Ce n'était pas tout de dire : "Mon père, je m'accuse de m'être battu" ; il fallait encore dire combien de fois ; et c'était là le chiendent.

Nous avions imaginé de tenir des registres. Oh ! des registres, à l'état primitif.

Pour ma part, à chaque escarmouche, vainqueur ou vaincu, je mettais un caillou dans la poche de ma culotte. Au bout de quelque temps, ma mère, toute surprise de voir une excroissance aussi protubérante qu'insolite prendre de pareilles proportions sur mon individu, s'inquiéta.

— Pour l'amour des saints, dit-elle, qu'est-ce que tu as là ?

Je n'eus bien garde de la renseigner, cela se conçoit ; et voilà ma confession par la fenêtre !

Mon système ne valait rien, évidemment. Je le modifiai. Et tous les soirs, avant de me coucher, armé d'un crayon, je traçais un, deux, trois ou quatre traits, suivant le cas, habilement dissimulés derrière un des pieds de ma couchette.

Cela réussit. Quand le moment de la confession fut arrivé — le curé était un peu en retard, cette fois-là — je comptai mes traits de crayon : il y en avait 63 !

En entendant cela, le curé bondit sur sa chaise.

— Mais c'est incroyable, s'écria-t-il, en arpentant la pièce la tête dans ses deux mains ; vous ne faites donc que cela par ici !

Mes compagnons avaient été aussi sincères que moi, à ce qu'il paraît.

Je regagnai ma place tout penaud ; et, bien que je n'eusse guère envie de chanter, je ne pus m'empêcher de songer à la fameuse chanson ironique qu'on avait mise à la mode depuis quelque temps :

*C'est la faute, c'est la faute,
C'est la faute à Papineau !*

Nos parents se désolaient, cela se comprend ; mais qu'y faire ? Ils nous morigénaient de leur mieux, mais allez donc frapper un enfant qui a déjà le museau tout ensanglanté !

Et puis, il faut bien l'admettre, nous sentions, au fond, que si l'on nous grondait c'était un peu par

acquis de conscience, pour le principe. On nous défendait bien de crier hourrah pour Papineau ! mais, pour ma part, je crus m'apercevoir plus d'une fois, qu'on faisait assez volontiers semblant de ne pas nous entendre, quand nous passions par-dessus la défense.

Cela ne pouvait pas durer, cependant. Une dernière équipée — qui aurait pu entraîner des conséquences graves — eut pour effet, au contraire, de contribuer pour beaucoup à pacifier les esprits et à ramener la concorde dans nos parages.

J'avais découvert, dans la cave de mon père, une bouteille de poudre que des mineurs, qui avaient creusé un puits au printemps, y avaient laissée.

La trouvaille était intéressante : l'idée me vint de l'utiliser en me créant un arsenal. En temps de guerre, n'est-ce pas, un arsenal n'est pas à dédaigner.

Nos porte-plumes, les triangles à rideaux, les bouts de canne à pêche, que sais-je, se fabriquaient alors sous forme de tubes métalliques. J'étais bien muni de porte-plumes, les vieilles ferrailles ne manquaient pas, il n'y avait qu'à couper de longueur et à monter tout cela sur des crosses.

En peu de temps, j'eus à mon service toute une collection de pistolets, de fusils, de carabines et de tromblons ; j'avais même un canon, qui avait commencé très pacifiquement sa carrière comme moule à chandelle.

Et tout cela bien et dûment chargé, naturellement, et sans épargne.

Mes camarades étaient dans l'admiration, et je plainais de tout mon cœur les pauvres patriotes qui avaient été obligés de se battre, disait-on, avec des canons de bois.

Une chose manquait à mon bonheur, cependant : je n'avais pas de bombes ; et, circonstance aggravante, j'ignorais même ce que c'était. Il fallait bien commencer par élucider ce dernier point.

— Papa, dis-je un jour à mon père, l'histoire d'Henri IV parle de bombes ; qu'est-ce que c'est qu'une bombe ?

— Une bombe, mon fils, c'est comme qui dirait un boulet de canon qui serait creux ; cela se charge de poudre par une petite ouverture, où l'on introduit une mèche ; quand cette mèche est allumée, on lance la bombe sur l'ennemi, la bombe éclate, et c'est très meurtrier.

— Quelque chose comme un grelot, alors ?

— A peu près.

— Merci.

En découvrant la bouteille de poudre, j'avais aussi mis la main sur un peloton de mèches à mines (*rat tail*, prononcez *ratelle*) destinées au même emploi.

Un grelot fut bien vite trouvé, les ouvertures inutiles bouchées avec du suif, et, bourrée de poudre jusqu'à la gueule, voilà ma bombe qui n'attendait plus qu'une allumette à la mèche pour exterminer Anglais et chouayens, et mettre le comble à ma gloire.

Je croyais sentir sur mon front flotter l'ombre du panache d'Henri IV.

Je pouvais crier hourrah pour Papineau ! n'importe quand et n'importe où, maintenant.

J'en profitai — trop, malheureusement pour moi.

Nous avions pour voisins une famille assez distinguée, du nom de Houghton. Des *loyaux* à tous crins, cela va sans dire.

Il y avait là deux petits garçons dont l'aîné était à peu près de mon âge, et figurait plus souvent qu'à son tour dans mes confessions. Cette fois-là, j'avais eu le dessus ; et pour mettre ma victoire à profit, je poursuivis l'ennemi jusque dans sa cour et sur le seuil de sa porte, en criant, comme toujours :

— Hourrah pour Papineau !

Tout à coup je me sentis saisir par l'oreille, d'une façon que, dans mon for intérieur, je n'hésitai pas à qualifier de brutale

— Ah ! c'est comme ça ! m'écriai-je en moi-même, pendant qu'un vieux m'éconduisait jusque dans la rue, en torturant sans pitié la partie cartilagineuse de ma personne dont il s'était ainsi subrepticement emparé ; ah ! c'est comme ça ! Oh bien, si les vieux s'en mêlent, nous allons avoir du plaisir !

Deux minutes après, ma bombe éclatait dans la cour des Houghton, brisait une fenêtre et allait fracturer

une glace de cheminée, sous les yeux terrifiés du bonhomme qui avait failli m'arracher une oreille.

On imagine l'émoi, le tapage, l'indignation.

— Misérable ! s'écria mon père.

— Mais, papa, lui répondis-je, c'est des Anglais !...

Dans ma pensée, cela répondait à tout. Henri IV en avait fait bien d'autres...

Ce fut là mon dernier exploit de ce genre. Mon père n'y allait pas de main morte, et ne négligea rien, cette fois, pour me prouver, par des arguments aussi touchants que péremptoirs, que nous étions en paix avec l'Angleterre.

Cet incident déterminait un commencement de pacification des esprits dans notre quartier en me reléguant dans les corps de réserve.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

QUELQUES NOTES SUR HULL

(Voir gravures)

Il n'y a pas de sujet plus d'actualité que celui de parler de la ville de Hull, récemment incendiée. Tous ont lu le récit de la récente conflagration.

Voici quelques souvenirs qui mettront nos lecteurs au courant des terribles calamités qui ont frappé cette intéressante et malheureuse petite ville.

* *

L'immense pouvoir d'eau que forme les chutes des Chaudières en cet endroit—à Hull—ne pouvait manquer d'attirer tôt ou tard sur ces rives pittoresques, les regards des industriels et manufacturiers. C'est sans doute ce raisonnement que se tint M. Hull-Philomom Wright en face de ce volume d'eau qu'il voyait accourir pour venir se jeter, avec un bruit assourdissant dans ces gouffres creusés par Dieu. En effet, je crois qu'à part les pouvoirs de Niagara, l'Ottawa ne peut avoir son pareil.

Après beaucoup de vicissitudes et d'ennuis, M. Wright jeta les fondements de cette ville qui s'enorgueillissait à juste titre de sa prospérité. En 1800, on voit le premier radeau de bois flotter sur l'Ottawa. Hull était fondée. C'est ce centenaire que l'on se proposait de fêter au mois de juin. Mais Dieu en a décidé autrement... L'homme propose et Dieu dispose.

Plus tard, de vaillants missionnaires Oblats bâtirent sur le rivage la première chapelle catholique. Cette chapelle fut détruite lors du troisième incendie lorsque le nouveau temple plus spacieux, fut lui-même rasé. Cette vieille relique historique était conservée avec un soin jaloux par les citoyens. Elle fut aussi la première école. A ce temple se rattachaient les noms illustres des Rvds Pères Reboul, Chapenay et Mourrier. De là le culte des citoyens pour cette relique.

Avisez le vieux Canadien que vous rencontrez dans Hull et demandez-lui ce qu'étaient ces prêtres ? il vous dira les larmes aux yeux ce que furent ces saints apôtres de la colonisation. M. Wright lui-même, tout protestant qu'il était, ne pouvait se taire d'admiration et d'éloges à leur égard.

Les œuvres de charité accomplies par ces prêtres sont innombrables. Si Hull possédait ces institutions où la jeunesse allait puiser l'instruction et toutes les vertus chrétiennes qui ont fait de la race canadienne française ce qu'elle est aujourd'hui : souvenir bien-aimé de l'ancienne mère-patrie, conservation de sa belle langue, elle le doit à ces noms illustres qui sont comme incrustés partout.

Le Père Reboul dota Hull du couvent, sous le contrôle des Sœurs Grises, et du collège dirigé par les Frères de Ecoles Chrétiennes. C'est dans ce collège qui se sont accumulés les pieux souvenirs que je possède.

En 1880, vers la mi-avril, eut lieu le premier grand incendie qui ravagea la moitié de la ville de Hull qui comptait 7,000 à 8,000 âmes. Aujourd'hui, elle compte une population de 12,000 âmes environ.

Oh ! quel souvenir horrible a frappé mon imagination d'enfant !... Quel sinistre effrayant !... J'étais en

classe. Vers les deux heures, des cris : Au feu, au feu, retentissent dans les rues. Le feu venait de se déclarer sur une élévation vers le nord ouest : sous la poussée d'un vent violent, ce ne fut bientôt qu'un brasier immense.

Inutile de dire que l'étude ne fut plus pour les élèves le point capital. Nous contemplions, dans un morne silence, l'épaisse fumée qui passait au-dessus du collège. A un moment donné, la surexcitation fut si grande que le révérend Frère ordonna la sortie de ceux qui demeuraient dans la direction de l'incendie. La classe se vida avec un vacarme épouvantable, chacun voulait voir par lui-même. Quel spectacle ! le ciel nous parut tout embrasé.

Dans la rue, des femmes couraient tout échevelées, appelant au secours ; de lourds véhicules chargés de ménage étaient trainés par des chevaux rendus fous par l'épouvante ; de pauvres mères éplorées appelaient leurs enfants ; tous s'empressaient de sauver ce qu'ils pouvaient de leur humble mobilier. Ajoutez à cela le crépitement sinistre du feu qui dévorait avec une rage surhumaine ce qui se trouvait sur son passage ; une atmosphère suffocante ; les cloches qui continuaient sans interruption de sonner le tocsin, rendant encore plus sinistre le travail destructeur du feu.

La première chose qui me frappa fut de voir la maison de mon grand père en feu : quel serrement de cœur je ressentis !... Il m'a semblé alors voir la fin du monde... Oh ! quelle terrible journée dont le souvenir est encore vivace en moi comme s'il datait d'hier. Je n'eus que juste le temps d'entrer chez mon père et de jeter un regard d'adieu suprême... ma mère m'entraîna hors de l'atteinte de ce terrible fléau. Cinq minutes après, je pus voir la destruction complète de la maison.

L'incendie, commencé à deux heures, avait fini son œuvre à quatre. Plus que des ruines fumantes.

Il était onze heures du soir et ces pauvres malheureux n'avaient pas encore trouvé de gîte.

Nous étions tous assis en silence dans l'endroit appelé les carrières, contemplant le cœur navré ces lieux si chers et qui n'étaient plus. Plusieurs pleuraient : car de tous ces pauvres ouvriers pas un seul n'avait de quoi manger. Souvenirs ineffaçables, combien de fois je vous ai évoqués !... lorsque quelque chagrin m'attristait, je vous revoyais, pauvres mères... Je vous revoyais, pères tendres qui pleuriez vos malheurs...

* *

C'est alors que l'on vit la charité bienfaisante venir apporter des soulagements à ces infortunés. Les Révérends Pères, aidés des bons Frères, parcouraient les rues encore fumantes pour donner un abri à tous. Le collège, sous la direction du Frère Mathias, fut changé en logement provisoire, et pendant presque un mois. Des secours s'organisèrent partout ; une excursion partit de Montréal, ayant le bon Père Chapenay en tête ; les gouvernements votèrent des sommes d'argent ; le marquis de Lorne vint lui-même visiter les incendiés et y laissa une aumône.

Hull se releva de ce désastre, et la fortune sourit encore à la petite ville. L'esprit d'entreprise de MM. Eddy, Hurdman et Booth releva le courage : les sombres jours du passé furent vite oubliés.

Quatre ou cinq ans plus tard, un autre incendie ravagea de nouveau la ville, détruisant le Bureau de Poste, qui n'était pas encore terminé.

En 1889, une troisième conflagration éclata, brûlant l'église et le pensionnat des Sœurs Grises. Et enfin cette année, la plus terrible dévastation qui se soit jusqu'ici vue au Canada.

RENÉ SAINTE-FOY.

Le courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme.—VAUVENARGUES.

La sensibilité est un baromètre plus impressionnable mais moins exact chez les femmes et chez les enfants que chez les hommes.

VILLÉGIATURE

(DEUX AQUARELLES)

I

Gros village achalandé par le tout Montréal "extra select." Il est strictement défendu d'avoir des toilettes légèrement défratchées. Art. I. Code de l'étiquette.

4 heures p. m. — Le soleil décline lentement ; ses rayons arrivent obliques et tremblants à travers le feuillage des îlots. Il fait moins chaud. Sur la grève, dans les joncs, avec de l'eau jusqu'au ventre, des garçonnets sont blottis et n'osent remuer. C'est qu'ils ont entendu un bruit d'aviron ; ils veulent cacher à demi leur nudité aux yeux des belles dames mollement étendues sur les coussins de l'embarcation qui passe. C'est l'heure du bain, ils vont recommencer leurs ébats comme de jeunes canards.

Dans la chaloupe, deux jeunes filles grillent la cigarette. Leurs ombrelles sont de soie, et à travers la gaze de leurs manches on devine les contours d'un bras qui s'arrondit.

Un jeune homme tout habillé de serge blanche, guide l'embarcation et fume sa pipe.

Quelques phrases commencées se terminent par un babillement significatif. Il faut bien tuer le temps, et comme on ne peut pas toujours dormir, à la campagne, on s'amuse ferme !

II

Le même gros village, 9½ heures, p. m. Fête au club. Lanternes vénitienes, décorations et tout le tremblement.

L'hôtel a transporté au club une foule de "gentlemen" frais rasés et très gênés par l'admirable négligé de leur toilette. Des jeunes "miss" pomponnées, enrubannées, parfumées, etc., avec sur les lèvres des sourires de circonstance, appris par cœur.

La lune s'est levée toute ronde. Sa clarté douce argente le fleuve que pas une vague ne ride, et fait pâler les lanternes vénitienes accrochées aux arbres. Des parfums indescriptibles flottent dans l'air calme.

Là-bas, au fond, dans le foyer de lumière, parmi les moustiques où il doit faire très chaud, les violons pleurent des valse ; et des ombres sveltes suspendues aux bras de leurs cavaliers, tournent toujours.

Sur la terrasse et sur le quai flottant, fumeurs et fumeuses causent bruyamment, d'autres savourent des glaces et des sorbets.

Sur le fleuve, vis-à-vis du club, serrés dans des embarcations rustiques, des familles de paysans regardent avec de grands yeux étonnés, sauter, fumer et manger tous ces beaux messieurs et toutes ces belles demoiselles.

Tandis que là-haut, la lune semble sourire de voir tous ces désœuvrés se fatiguer un peu, pour mieux se reposer le lendemain.

GUSTAVE COMTE.

ESPOIR EN DIEU

Écoutons ce cri lamentable d'un poète qui a voulu vivre sans Dieu, et que son aveu serve de leçon à ceux qui cherchent à arracher la foi chrétienne du cœur de nos vaillantes populations :

*Si mon cœur fatigué d'un rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie
On l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie,
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter ;*

*Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure,
Assis à mes côtés m'appelleraient heureux ;
Quand tous ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux ;
Je leur dirais à tous : " Quoi que vous puissiez faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux ;
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux."*

ALFRED DE MUSSET.

PAGES ÉTRANGÈRES

MOISSONS

LA PRIÈRE DU SOIR

Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie : toutes les voiles étaient pliées. J'étais occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux, les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eut été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bonsecours*, patronne des mariners. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; nos chants s'étendant au loin sur les vagues ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prière ; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature ; voilà ce qu'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHATEAUBRIAND.

PAYSAGE ALPIN

Fragment cueilli dans le roman "La-Haut," et qui nous montre avec quelle exactitude et quel coloris M. Rod peint le paysage.

Sous les parois rocheuses qui la ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées, la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait pour animer les paysages déserts que des monstres aux forces lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette impression, des fleurs éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce, car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles, gemmée de fleurs comme une chevelure où luiraient plus de pierreries qu'il n'y en a dans les contes de tout l'Orient.

Ce sont de vastes champs de rhododendrons, d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes : fleurs hardies et malicieuses, fleurs

vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage ; de place en place parmi les buissons envahissants se dressent en soleils orangés les grandes fleurs de l'arnica, tandis que les lis martagons balancent leurs turbans ponctués de pourpre, et que d'autres lis, ces petits lis blancs qu'on nomme des "paradisies," si délicats, si frêles, semblent destinés à mourir aux premières gouttes de rosée.

Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leurs corolles en coupe allongée au-dessus de leurs feuilles coriaces, de grassettes d'un bleu presque noir, pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de nyosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel. Au bord des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées des soldazilles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, de la couleur des chagrins presque consolés, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierreries s'ouvrent les céraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus humbles graminées, dans une gaieté folle, dans un éperdu besoin de vivre, de jeter leurs pollens aux brises caressantes, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorants. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs, des papillons aux ailes lumineuses voltigent parmi toutes ces fleurs comme des fleurs vivantes.

EDOUARD ROD.

LES GRANDS HOMMES

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires et vivant au jour le jour, sans plan fixe sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné ; lorsque, enfin, à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avidité au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite, et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein ; mais, quelquefois, il tarde à paraître.

En effet, il ne suffit pas qu'il existe, il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là, toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes ; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal, et malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur, impatientement attendu, donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle. Les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage, semble dire : Le voilà !

NAPOLÉON IER.

Il est difficile de vaincre ses passions, mais il est impossible de les satisfaire.—Mme de LA SABLÈRE.

Les blés, les puissants blés ondulent sous le vent :
C'est le manteau divin de la mère des hommes,
La Terre, en qui tout vit, et par qui tous nous sommes,
Nous, l'argile pétrie au gré du Dieu vivant.

Les blés, les puissants blés courbent leurs lourdes têtes :
La main de l'Eternel les sacre et les bénit.
La paille est verte encor sous l'épi qui jaunit.
Préservez-les, Seigneur, du soufflé des tempêtes !

Les blés, les puissants blés sont un océan d'or.
Vaillant galérien dont la faux est la rame,
L'homme des champs, courbé sous un soleil de flamme,
Passe à travers ce flot qui cède à son effort.

Les blés, les puissants blés en leurs faisceaux superbes
Semblent au loin un camp dressé sur le terrain.
Gloire à Dieu !—Les grillons entoignent leur refrain
C'est la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

PAUL DÉROULEDÉ.

L'ÉDUCATION D'UN OISEAU

Soleil aux cieus, joie à la terre ;
Chaque arbre passe un manteau neuf ;
Nul pinson n'est célibataire
Et nul chardonneret n'est veuf.

Avril marie, au bout des branches
Ou les nids font de hauts manoirs.
Tourterelles en robes blanches
Et rossignols en habits noirs.

"Oui" semblent dire les oiselles
Au fond des bosquets hasardeux ;
Et quatre à quatre vont les ailes
Sur les gens qui vont deux à deux.

Et puis, les cloches des bruyères
Avec le iris menus carillons
Sonnent, sonnent dans les clairières
Mille baptêmes d'oisillons.

Et quand les oisillons candides
Ont la force d'ouvrir les yeux
Et peuvent voir les bois splendides,
Les champs, les fleurs, les eaux, les cieus.

Oh ! leurs parents, en belles proses
Que nul savant ne comprendrait,
Leur expliquent l'azur, les roses,
Les étoiles et la forêt.

Puis, ce sont des apprentissages :
Leçons de chant ou de maintien,
Que les petits oiseaux très sages
Écoutent en s'appliquant bien.

"Cuic !" dit la maman la première ;
"Cuic !" répète chaque oisiel
En zézayant à sa manière
Un peu moins à chaque couplet.

Cuic ! cuic !—et le petit élève
De cuic en cuic apprend le chant
Qu'on dit à l'aube qui se lève
Et qu'on dit au soleil couchant.

Ensuite, on le prend, on le pousse :
Il fait son premier pas, il va
Et vient au bord du nid de mousse
Ou sa mère hier le couva.

Il veut voler, mais le vertige
Le saisit. Le ciel est si grand !
Il voit son père qui voltige
Pour lui montrer comment on s'y prend.

Et par un matin où la brise
Balance le vieux nid quitté,
Il part dans l'azur qui le grise,
Il part, il vole dans l'éte.

Et dans un mois, fringant, prospère,
Le cœur joyeux, l'œil ébloui,
Il ne connaît plus son père
Qui ne pensera plus à lui.

Et ses fils l'oublieront de même
Quand ils pourront voler aux champs :
Oiseaux, la nature vous aime,
Bénissez-la dans tous vos chants.

Nous, il nous faut toujours connaître,
Simple hommes faits pour souffrir,
Les nids qui doivent disparaître,
Les mères qui doivent mourir.

JEAN RAMEAU

PAGES CANADIENNES

L'APRÈS COUCHER

M. Alphonse Poitras fut avocat du barreau de Montréal, puis employé de l'Hotel de Ville. Né en 1816, il mourut en 1881. Il n'a pas beaucoup écrit, bien qu'il eût une plume très facile. Il laisse quelques fantaisies et peintures de mœurs qui témoignent d'un certain talent. Le morceau que nous publions ci-dessous est un fragment d'une fantaisie qui fut bien appréciée en 1845.

Chaque homme a son moment, son heure, dans le cours de la journée, qu'il préfère davantage. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'à cette heure, qu'à ce moment qu'il jouit, qu'il se sent vivre ; tout le reste du jour n'est qu'une attente continuelle de cet instant de prédilection...

Quelle est donc mon heure de choix, de prédilection, mon heure de bonheur en un mot ? Eh bien ! pour moi, qui fais consister toutes mes jouissances dans les égarements, dans le dévergondage de la plus folle, de la plus étourdie des imaginations, qui ne vis que de rêves d'amour, de bonheur, de grandeur, de gloire ; pour moi qui ne vis, qui n'existe que dans et par les chimères de toute espèce et de toute forme, je préfère à tout le reste de la journée l'espace qui s'écoule depuis le moment où je me mets au lit jusqu'à celui où je perds entièrement le sentiment de moi-même et que je m'endors.

N'est-ce pas, en effet, l'heure la plus favorable pour les châteaux en Espagne, pour les créations de jouissances, de bonheurs de tous genres ? Vous donnez une forme, un corps, une réalité à tous vos rêves les plus extravagants, les plus impossibles ; vous vous livrez sans gêne, sans contrainte, à toute la souplesse, à toute l'élasticité d'une imagination en délire, qui ne connaît point de bornes, qui crée et détruit pour ainsi dire avec toute la puissance et la facilité d'un dieu.

Je suis au lit, seul, en repos, les yeux bien fermés ; aucun bruit ne frappe mon oreille, les objets qui m'environnent n'existent plus pour moi, et j'en suis bien aise. Pourtant, avant de me livrer pieds et mains liés à cette folle que l'on nomme imagination, je ne puis m'empêcher de faire un léger retour sur moi-même, sur ma position précaire, sur ma pauvreté, sur mon dénuement, mais cette réflexion triste et pénible ne peut durer qu'un instant : car à peine ai-je fermé l'œil que je me trouve aussitôt avec quatre à cinq livres de rente ; ce qui n'est pas mal pour un homme qui n'a pas un sol vaillant. Mais tant est vrai le proverbe qui dit que plus on a, plus on veut avoir, qu'un instant après, me voilà avec dix, vingt, trente, cent mille livres de rente. Je suis le plus riche individu des deux Canadas. Oui, mais qu'est-ce qu'être le plus riche individu des Canadas, si ce n'est rien, rien du tout ? Aussi ne suis-je pas longtemps sans posséder la plus grande fortune, d'abord des deux Amériques, puis de l'Europe, de la terre entière ; Crésus, les Rothschild, ne sont que de pauvres gredins, quand je me les compare. Oh ! vous ne savez pas comme je jouis alors, comme je me sens heureux de déposer cette fortune aux pieds de celle que j'aime, de celle qui tiendra tout désormais de mon amour, de mon désintéressement ; car elle n'a rien, celle que j'aime, puisqu'il est convenu de dire qu'une fille qui n'a pas d'argent, n'a rien. Comme j'ai de la satisfaction à lui prouver qu'avec la faculté de pouvoir choisir une compagne, partout, dans tous les états, c'est elle, elle seule, que j'aime, que je choisis entre toutes, et pour elle seule. Voilà pourquoi j'ai voulu être riche d'abord. Mais j'y pense : qu'est-ce que l'argent ? Ma fortune, il est vrai, est immense, colossale, inouïe, mais le mérite personnel ne consiste nullement dans des capitaux, dans des domaines, quelque grands, quelque considérables qu'ils soient, et moi je tiens à la considération que j'aurai acquise par moi-même, par mes talents, par mon habileté, par ma science. Et de la science, des talents, de l'habileté, n'ai-je pas tout cela, moi ? Me voilà déjà le premier avocat de toute la province, me voilà premier ministre, voilà que le peuple, que le gouvernement ne peut plus

se passer de moi ; je tiens les destinées de tout un peuple entre mes mains !

Où, mais j'étouffe dans des limites aussi rétrécies. Qu'est-ce que la confiance d'un petit peuple comme le mien, qu'est-ce qu'une pauvre réputation canadienne ? On ne me connaît peut-être pas en France. Non ? Eh bien ! je m'y ferai connaître. La France lira mes ouvrages sur la politique envisagée sous toutes les faces qui peuvent l'intéresser le plus immédiatement, cette France ; elle lira le code de lois admirables dont j'aurai fait cadeau à mon pays.

J'irai dans cette belle France, je me laisserai voir de près, sans craindre d'y rien perdre, moi Canadien, son fils, qu'elle laissait passer à l'étranger dans des temps de mollesse et de fainéantise. Louis-Philippe, frappé de ma renommée, m'accorde une entrevue, ou plutôt je lui en accorde une ; il est étonné, surpris de la justesse de mes observations sur la politique européenne.

Mes manières larges et étendues d'envisager les intérêts réels de la France, dans ses ressources, dans son commerce intérieur et extérieur, dans ses relations avec le reste du monde, me font regarder par le roi des Français comme un homme indispensable au bonheur et à la prospérité de la France. Bientôt rien ne se fait sans moi, par moi seul le royaume est gouverné : toute l'Europe a les yeux sur moi, il n'y a plus que ce que la France fait par mon ministère qui soit bien, qui soit beau, qui soit digne d'admiration !...

Mais, ô cœur de l'homme, que tu es incompréhensible, inconstant ! Croiriez-vous que me voilà blasé sur tout ce qu'ont pu m'offrir la nature et l'humanité dans toute leur générosité sans bornes ? Croiriez-vous que je suis déjà rassasié de gloire, de renommée, de puissance ?

Une seule chose me tient encore au cœur : c'est l'amour, ce sentiment le plus vrai, le plus pur de notre âme, cette véritable jouissance.

Aussi, quand je m'aperçois que je vais m'endormir, je me hâte de jeter mon or au peuple, ma puissance à qui veut bien s'en charger, je ris de ces mots vides de sens, " gloire et renommée," et, c'est avec la femme que mon cœur a choisie, après la carrière agitée que je viens de parcourir, que je veux m'asseoir à l'humble foyer paternel, auprès de mes vieux parents, de mes frères, de mes sœurs ; je reviens dans mon pays, dans mon Canada, pour ne plus le quitter, pour y goûter en paix le bonheur de la vie domestique. J'ai eu le soin de me réserver, avant de renoncer à ma splendeur d'il n'y a qu'un instant, une fortune respectable, mais rien de plus, car l'expérience m'a prouvé que l'argent ne fait pas le bonheur...

AI-JE donc tort de préférer l'après-coucher à tout le reste de la journée ?

ALPHONSE POITRAS.

LES JÉSUITES

(Extrait de "l'Histoire du Canada")

Si nous voulions exposer en peu de mots les motifs qui ont amené les Européens en Amérique, nous dirions que les Espagnols y vinrent pour chercher de l'or, les Anglais la liberté politique et religieuse, et les Français pour y répandre les lumières de l'Évangile.

En effet, pendant longtemps la voix de la religion a couvert toutes les autres voix, en Canada et à Paris, quand il s'agit du nouveau monde. Les Jésuites, qui excitaient dans les sociétés européennes les soupçons et la haine des peuples, lorsqu'ils prêchaient la soumission absolue des sujets au sceptre des rois, et la colère des rois lorsqu'ils prêchaient la soumission des souverains à la tiare du pape, les Jésuites, disons-nous, remplissaient une tâche noble et sainte dans les forêts du nouveau monde en soutenant la lutte de l'esprit contre la matière, de la civilisation contre la barbarie.

De Québec, il se répandirent parmi toutes les peuplades sauvages dispersées depuis la baie d'Hudson jusque dans la vallée du Mississipi. Un bréviaire suspendu au cou, une croix à la main, ils devançaient souvent les plus intrépides voyageurs. On leur doit la découverte de plusieurs vastes pays, avec lesquels ils formaient alliance au nom du Christ et par la vertu de la croix. Cet emblème religieux produisait sur l'esprit des sauvages, au milieu des forêts sombres et silencieuses de l'Amérique, un effet triste et touchant et désarmait ces hommes farouches mais sensibles aux sentiments profonds et vrais. C'est dans ces sensations, dit un auteur, que le missionnaire fondait l'attrait qui le faisait rechercher de l'homme des bois. Les doctrines douces qu'il enseignait contribuaient à resserrer les nœuds qui l'unissaient à ces néophytes et à lui assurer les moyens de pénétrer, de cabane en cabane et de peuplade en peuplade, jusque dans les contrées les plus lointaines.

Ces missionnaires, avec lesquels se trouvaient quelques membres de l'ordre de Saint-François, n'étaient jamais plus grands que quand ils se servaient de leurs lumières pour éclairer les barbares dans toutes les parties du monde. Leur société fut établie, comme on le sait, au temps de la réformation, pour mettre un frein au désordre que cette révolution jetait dans les idées et dans les croyances, et pour aller prêcher l'Évangile aux infidèles. Ses règles ne permettent d'admettre que des hommes d'une grande énergie morale, attachés à la puissance absolue d'un seul, le pape, et dévoués au triomphe de la foi, dont ils deviennent spécialement les défenseurs contre l'hérésie et l'idolâtrie. C'est surtout cette obéissance absolue à un souverain étranger, au pontife romain, qui a fait abolir par la suite leur ordre dans la plupart des États catholiques. Livrés exclusivement à l'école, à la chaire et au confessionnal, quel ascendant ne pouvaient-ils pas espérer d'exercer sur l'esprit des peuples ? En peu de temps les Jésuites eurent les meilleures écoles de l'Europe. Isolés du monde, ils formèrent, au milieu de lui, une espèce de république intellectuelle, soumise à la discipline la plus sévère, et dont le mot d'ordre était porté par toute la terre.

Leur influence s'étendit bientôt sur les savants comme sur les ignorants, sur les trônes les plus élevés comme sur les plus humbles chaumières. Puis s'élançant hors de la civilisation, ils allèrent, dans leur héroïsme religieux, jusqu'aux extrémités du monde pour soumettre les infidèles à la foi, non pas comme les croisés, par le fer et la flamme, mais, comme le Christ et ses apôtres, par une éloquence persuasive, versée à flots au milieu des multitudes étonnées. Ils firent briller la croix depuis les rives du Japon jusqu'aux points les plus reculés de l'Amérique, depuis les glaces de l'Islande jusqu'aux îles de l'Océanie.

C'est ce dévouement héroïque et humble tout à la fois qui a étonné le philosophe et conquis l'admiration des protestants. C'est cette admiration qui a inspiré sur le Canada de si belles pages à Bancroft, l'habile historien des colonies anglaises. L'histoire des travaux des missionnaires, dit-il, est liée à l'origine de toutes les villes célèbres de l'Amérique française ; pas un cap n'a été doublé, pas une rivière n'a été découverte, sans qu'un Jésuite en ait montré le chemin.

F.-X. GARNEAU.

MON BOUQUET

(Extrait des "Fleurs Boréales" et des "Oiseaux de Neige.")

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées
Que je garde jaloux, comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor,
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses que seul le temps a profanées
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs !... bien souvent inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre hélas ! de votre éclat vernis.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur, et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

LOUIS FRÉCHETTE.

AU COIN DU FEU

A LA CUISINE

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

LE CŒUR ENDORMI

Il était une fois, ma mie,
Une fée au cœur endormi
Et lon laire
Son cœur dormait depuis long-temps
Été, Automne, Hiver, Printemps
Et lon laire et lon lon là...

Un chevalier passa par là
Qui vit la belle et lui parla :
Et lon laire
— Dites-moi, votre cœur dort-il
Même durant le mois d'avril ?
Et lon laire et lon lon là...

— Mon pauvre cœur dort tout le temps,
Été, Automne, Hiver, Printemps,
Et lon laire
Ne sais quand il s'éveillera,
Ce jour-là mon cœur chantera,
Et lon laire et lon lon là...

Le chevalier lui répondit,
Je sais qu'il fut au temps jadis
Et lon laire
Une fée qui dormit cent ans
Été, Automne, Hiver, Printemps
Et lon laire et lon lon là...

Un chevalier qui l'adorait,
L'alla voir un jour en secret
Et lon laire
Lors, gentille l'embrassa,
Et la belle se réveilla
Et lon laire et lon lon là...

— Chevalier, faites comme lui,
Et peut-être bien qu'aujourd'hui
Et lon laire
Peut-être que s'éveillant,
Mon pauvre cœur ira chantant,
Et lon laire et lon lon là...

— Or le chevalier l'embrassa,
Et le cœur tout à coup chanta,
Et lon laire
Puis le chevalier s'en alla
Le cœur pleura, voyant cela
Et lon laire et lon lon là...

Le chevalier ne revint plus,
Et la pauvre fée en mourut.
Et lon laire
Été, Automne, Hiver, Printemps
Son cœur s'endormit comme avant
Et lon laire et lon lon là...

Or, désormais, il fut heureux,
Sous la terre, plus d'amoureux,
Et lon laire
Plus d'amoureux pour éveiller
Les pauvres cœurs, et les tromper,
Et lon laire et lon lon là...

FERNAND HAUSER.

LE BONHEUR DOMESTIQUE

Deux époux attachés l'un à l'autre marquent les époques de leur longue vie par les gages de vertu et d'affection mutuelle ; ils se fortifient du temps passé, et s'en font un rempart contre les attaques du temps présent. Ah ! qui pourrait supporter d'être jeté seul dans la plage inconnue de la vieillesse ? Nos goûts sont changés, nos pensées sont affaiblies, les témoignages de l'affection d'un autre sont les seules preuves de la continuité de notre existence ; le sentiment seul nous apprend à nous reconnaître ; il commande au temps d'alléger un moment son empire. Aussi, loin de regretter le monde, qui nous fuit, nous le fuyons à notre tour ; nous échappons à des intérêts qui ne nous atteignent déjà plus ; nos pensées s'agrandissent comme les ombres à l'approche de la nuit, et un rayon d'amour, qui n'est plus qu'un rayon divin, semble former la nuance et le passage des plus purs sentiments que nous puissions éprouver sur la terre à ceux qui nous pénétrons dans le ciel. Veille, grand Dieu, sur l'ami, sur l'énergique ami qui recevra nos derniers soupirs, qui fermera nos yeux et ne craindra pas de donner un baiser d'adieu sur des lèvres flétries par la mort ! — MME NECKER.

DEVICES DE FEMMES ILLUSTRES

Si les prénoms servent à personnifier les individus, les devises servent à connaître leurs penchants. Tous les défauts et toutes les qualités y sont étalés en quelques mots. C'est aussi le langage des âmes et des natures élevées.

Les femmes furent les premières qui osèrent substituer au blason éloquent de leur famille, un écusson personnel, mettant ainsi l'état de leur âme au-dessus de l'orgueil paternel.

Anne d'Autriche choisit comme blason, " une lune qui se couche au lever du soleil " et ces mots : Mon prix n'est pas dans ma couronne.

Blanche de Castille avait la plus belle devise que peut ambitionner une femme pure et une reine de France : " Un lis naturel sur un champ de fleurs de lis héraldiques. " *Lilium inter lilia* : Un lis entre les lis.

Anne de Bretagne symbolisait l'hermine de son pays avec cette phrase : " Plutôt mourir que se salir. "

Marguerite de Provence préféra une reine-marguerite : " La reine du parterre est la servante de la Reine du ciel. "

Marie Leczinska, femme de Louis XV, possédait une devise bien de son époque. Une corbeille de lis et de roses : " Tout pour eux, tout pour elle ! "

Marie Stuart, lorsqu'elle fut veuve de François II, prit pour blason une plante de réglisse accompagnée de cette triste mention : " Ce que j'ai de plus doux est caché sous la terre. "

CARNET DE LA MÉNAGÈRE CANADIENNE

Les portes qui crient. — Tout le monde conviendra qu'il n'est rien de plus agaçant qu'une porte qui grince ; lorsqu'on n'a pas sous la main l'huile nécessaire, il suffit de frotter les gonds avec la pointe d'un crayon ordinaire ; le bruit cesse aussitôt.

Ciment pour porcelaine. — Mélangez 20 parties de céruse et 12 parties de terre de pipe que vous aurez préalablement fait sécher avec soin, puis faites-en une pâte avec 10 parties d'huile de lin cuite, chauffée au bain-marie. Ce ciment ne se prépare qu'au moment du besoin ; les objets cimentés doivent être séchés lentement dans un endroit chaud.

Le lavage de la soie. — Pour nettoyer les foulards de soie, il convient de les savonner d'abord à froid, puis de les rincer et de les égoutter ; on fait alors bouillir une poignée de son dans l'eau, on filtre la décoction à travers un linge et on y fait tremper le foulard pendant quelque temps. On le presse ensuite, on le suspend et quand il est encore un peu humide, on le repasse.

Nettoyage des bouteilles. — Un bon conseil sur la manière de nettoyer les bouteilles ayant contenu de l'huile, qui, généralement, sont perdues pour tout autre usage, quand on ne sait pas les dégraisser suffisamment.

Le procédé est, au surplus, fort simple.

Versez dans une bouteille qui a contenu de l'huile à manger ou à brûler, du marc de café encore chaud. Ce marc, en s'attachant aux parois intérieures du flacon, entraîne en l'absorbant la matière grasse.

Après avoir laissé en contact pendant quelques instants avec le verre, il suffit de rincer la matière grasse. Toutes traces et tout goût d'huile ont disparu.

Beignets de pommes de terre. — Prenez des pommes de terre jaunes cuites au four, pelez, pilez avec sel, un quart de beurre fin, un peu d'eau-de-vie, ajoutez des œufs, et lorsque la pâte a la consistance voulue, faites des boulettes allongées, roulez dans la farine, faites frire, saupoudrez de sucre.

Gâteau au chocolat. — Cassez en morceaux trois tablettes de chocolat que vous mettez avec la moitié de leur poids de beurre assez près du feu pour que le beurre se liquéfie et que le chocolat se ramollisse. Mélangez parfaitement, ajoutez les jaunes de trois œufs, deux cuillerées de farine et un poids de sucre en poudre, égal à celui du chocolat.

Soupe aux Salsifis. — Prenez douze grosses racines de salsifis et lavez-les dans l'eau froide. Coupez-les en tranches minces et faites bouillir jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Puis mettez-les dans une pinte de lait avec deux cuillerées à thé de sel, du poivre et deux cuillerées à soupe de beurre coupé en petits morceaux. Servez avec des biscuits aux huîtres.

Pruneaux. — On lave les pruneaux à l'eau froide, puis on les porte au feu dans une casserole où il doit baigner dans un mélange d'eau et de vin. On sucre suivant les goûts, on peut aromatiser de cannelle. Il faut que les pruneaux soient portés au feu à grande eau, car en cuisant ils renflent et absorbent une quantité de jus considérable : or, les pruneaux servis sans sauce sont généralement moins appréciés.

Oreilles de porc braisées. — Nettoyez, flambez et échaudez des oreilles de porc, et faites cuire à feu doux dans une casserole foncée de bardes de lard, de carottes et d'oignons coupés en rondelles ; ajoutez les condiments nécessaires et mouillez avec du bouillon. La cuisson terminée, servez les oreilles sur de la purée de légumes quelconques, à laquelle on aura ajouté le jus de la cuisson dégraissé et passé.

Galette de sarrasin. — Pour une demi-livre de farine de sarrasin bien fraîche, prenez quatre œufs entiers, une cuillerée d'eau-de-vie, deux pincées de sel fin, deux cuillerées d'huile d'olive et mélangez le tout avec une cuiller de bois ; ajoutez ensuite peu à peu, autant de lait caillé non écrémé qu'il en faut, pour que la pâte ait la consistance d'une bouillie très claire sans grumeaux. Faites-en des crêpes dans une poêle sur un feu vif et servez ces galettes brûlantes. Elles doivent être un peu sèches et on les mange en étendant dessus du beurre très-frais.

Morue sauce aux tomates. — Faites dessaler la morue dès la veille en changeant d'eau 3 fois au moins. On peut d'ailleurs l'acheter toute dessalée. Pour la cuire on la met à l'eau froide et on la porte au feu. Quand l'eau blanchit, c'est-à-dire que l'ébullition est proche et qu'une mousse blanchâtre se répand à la surface de la casserole, retirez sans plus tarder le poisson de l'eau : si elle bouillait, il durcirait. Retirez la peau et toutes les parties cartilagineuses qui nuisent au coup d'œil pour le service. Versez sur le poisson une sauce aux tomates que vous avez confectionnée pendant qu'il chauffait.

Le gâteau magique. — Prendre un moule, et mettre dans le fond une couche de biscuits à la cuillère, prendre deux sortes de confitures (groseille et poire par exemple) ; mettre sur les biscuits une couche de confiture de groseille, puis une couche de biscuits, puis une couche de confiture de poire, et ainsi de suite en intercalant chaque fois une des deux confitures jusqu'à ce que le moule soit plein ; puis on l'arrose avec du rhum. Il faut faire le gâteau la veille et ne pas craindre de l'arroser plusieurs fois avec du rhum. Le lendemain on fait une crème à la vanille, la laisser refroidir. Puis démouler le gâteau et verser la crème dessus. Il ne reste plus qu'à le manger, c'est ni plus ni moins que délicieux.

LA CHAPELLE DE MON ALMA MATER

(Suite et fin)

De là, nous nous rendions vis-à-vis la Cathédrale, en face de laquelle se tenait le marché de la ville haute, plein de bruits et jaseur ; et un peu plus loin s'élevait le Collège des Jésuites, vaste quadrilatère construit en pierre ocrée de jaune, avec un grand porche au milieu pour pénétrer dans les cours, servant, à cette époque, de caserne à l'usage des défenseurs de Sa Majesté, et où grouillait toute une soldatesque bigarrée, faisant l'exercice, jouant au pigeon-voile, soignant leurs perruches dans des cages à barreaux de plomb, sablant des *bocks* de bière qui les rendaient gais sous leurs uniformes d'un rouge éclatant.

Laissant là soudain toutes ces rumeurs, nous allions au sein de notre chapelle tomber à genoux dans une humble et sincère prière, unissant nos cantiques aux psalmodies dites à voix basse par l'abbé P. Gingras, dont la voix grave et la chevelure blanche comme son âme de prêtre, rappelait le vieillard Siméon entonnant ses louanges.

Qu'il fait bon de rappeler ces choses faites de lait et de miel !

Nos muscles, vieillis, reprennent, à cette souvenance, un pouvoir, une force que l'on ne soupçonnait plus, et nos cheveux se dressent, et quelque chose de l'au delà vit en nous.

Et puis, vous le savez, à tout âge on sent remuer en soi des restes d'énergie. L'âme reste toujours jeune devant Dieu : le cœur n'a pas de rides, a dit excellemment Victor Hugo !

Mais revenons à la nouvelle chapelle où je fis cet émouvant pèlerinage.

Sortie des ruines de l'ancienne comme une chrysalide, elle subjugue par sa première beauté.

Cette chapelle, pour moi, est une perle de goût artistique.

Le seuil franchi, il vous semble pénétrer dans un appartement aux riches tentures avoisinant le ciel. Un coin d'azur du paradis perdu se dévoile, et vous apercevez à demi la face de Celui qui parla au prophète dans le buisson ardent.

Tout y est recueilli, loin des rumeurs du dehors, et ce silence est éloquent.

Quant à l'architecture, la courbe et l'ogive des voûtes sont bien arc-boutées ; la nef est ample, mesurée, et le modelé des sculptures, grand dans sa simplicité, est léger comme un souffle.

Les frises, les fûts de colonnes, les chapiteaux présentent des contours agréables à la vue, les peintures à fresque sont d'un fini achevé.

J'ai vu là des tableaux de maîtres. La richesse de leur coloris, l'exactitude des lignes, les couleurs vives, mais sans que cela dépasse le réel, nous font véritablement assister à un banquet du regard.

Telle peinture représentant la Vierge Marie avec un air mélancolique et un front déprimé par la douleur ; avec son oeil perdu dans l'espace et voilé, mais qui garde cependant au fond de l'orbite, comme un feu caché, l'étincelle des trépieds divins, fait sur l'âme une impression qui reste, à la manière de la cire où s'imprime le chiffre royal.

Dix autels latéraux se partagent les deux côtés de la chapelle, dont pas une n'a la même physionomie. Ces pieux monuments furent légués par des donateurs reconnaissant l'excellence des études faites par eux au Séminaire de Québec. A chaque côté de chacune de ces chapelles sont suspendus au mur les bustes à longue barbe d'or des principaux saints du Paradis ; et à la partie inférieure de ces bustes on a pratiqué un reliquaire contenant une partie de l'ossature réelle de ces contemplateurs de la divinité.

Sur le front des galeries, dans la partie principale de la nef, se tiennent debout une vingtaine de petites statues, toutes de blanc habillées, qui tranchent bien sur l'éclat et la tonalité des peintures.

Attendant à l'autel latéral de droite sont fixés deux habitacles, avec verre protecteur, où vous pouvez voir, dans l'un l'étole, la vraie étole, simple et modeste, que portait saint Charles-Borromée pour la célébration

de la sainte messe, et dans l'autre un morceau de vêtement de ce grand saint

La table-sainte est une œuvre de maître. En bois de rose, dont chaque rosace est fouillée avec art, elle court sur toute la largeur de la chapelle, et porte à sa base un treillis en fil doré et armorié.

Le parvis est en mosaïque de très belles nuances. Et pour couronner le tout, là-bas, au fond, dans une teinte de crépuscule, resplendit le sanctuaire.

Le maître-autel en marbre de Carrare est l'œuvre d'un artiste français.

Avec ses six chandeliers d'or, sa tiare travaillée en ronde-bosse, sa trinité de statues représentant la Sainte Famille, Jésus, Marie et Joseph, il semble dire qu'il n'est pas sur la terre de munificences assez belles pour orner la maison du Roi des rois.

La lumière descend au sanctuaire par deux vitraux colorisés de peintures géniales représentant saint Jean-Baptiste, saint Antoine de Padoue, saint Thomas d'Aquin et saint Charles Borromée.

A la gauche du chœur on remarque un superbe baldaquin avec rideaux en peluche rouge qui retombe avec grâce, et surmonte un fauteuil de damas, où s'assoit l'archevêque aux jours de grande fête.

Imaginez, à présent, cette chapelle resplendissante, remplie jusqu'au bord par un auditoire recueilli, l'éclat des hommes instruits, au moment où l'orgue finit de gronder en tempête sous les voûtes, et où s'éteignent lentement, *amorose*, le chant grégorien et la musique de Palestrina, comme pour rendre hommage et céder le pas à la parole du révérend père Schmidt qui s'élève, disert, onctueuse, et convaincante ; et dites-moi, je vous prie, si je n'avais le droit, ou, plutôt, le devoir, de dire au cours de cette étude que cette chapelle du Séminaire est une porte ouverte sur le ciel, qui nous bénit, nous, nos familles, nos épouses, nos fruits et nos moissons !

Je n'ai plus qu'un vœu à formuler en finissant.

C'est de vous voir souvent visiter, lecteurs, cette oasis de myrrhe et d'encens.

Entrez dans cet asile du silence et du recueillement ; vous y serez plus proche de Dieu, parce que vous serez plus loin du monde.

Au revoir et souvent dans cette arche d'alliance et de sainteté.

PHILÉAS HUOT.

" FLORENCE "

La semaine prochaine, paraîtra en volume, le roman historique et national que nous avons publié dans LE MONDE ILLUSTRÉ, sous la signature de M. Rodolphe Girard.

Nos lecteurs ont pu savourer ces pages délicieuses et nous ne doutons aucunement du succès de l'ouvrage de notre jeune romancier.

Le volume, de très bel aspect, se vendra à raison de 50 centimes, chez tous les libraires.

ETYMOLOGIES CURIEUSES

BUDGET.—Le mot *budget*, qui joue un si grand et si important rôle dans nos chambres constitutionnelles, a une origine assez curieuse.

Lorsque le célèbre ministre Pitt allait présenter au parlement anglais les états des recettes et des dépenses de l'année suivante, il apportait tous ses projets de lois et ses plans de finances dans un grand portefeuille de cuir, appelé en anglais *budget*. Aussitôt qu'on voyait arriver Pitt avec son portefeuille, les députés s'écriaient : " Ah ! voilà le *budget* ! "

Le mot *resta*, et a été généralement adopté depuis pour désigner les recettes et les dépenses d'un Etat, d'une commune, d'une société, etc.

AMIRAL.—Le mot *amiral* nous vient de l'arabe : *Amir* ou *émir*, qui veut dire chef d'armée, seigneur ou gouverneur. Au huitième siècle, les Arabes descendirent sur les côtes de la Guyane et du Poitou, après s'être rendus maîtres d'une grande partie de l'Espagne. Le général des armées navales était *Amir-al-Musilmir*, c'est-à-dire *Princes des fidèles*. C'est précisément du nom de ce général qu'on a formé notre nom commun d'*amiral*.

ETIQUETTE.—Dans le temps où, au barreau, la langue latine était en usage, les avocats et les procureurs écrivaient, dans leurs procédures ou dans les sacs à procès : *Est hic quest. inter N et N*. (C'est ici l'état de la cause entre tel et tel). Et par abréviation : *Est hic quest. etc.* Plus tard, on écrivit *estiquette*, et, longtemps après, on remplaça l'a par un accent aigu et on écrivit *étiquette*.

RATAFIA.—Au moment de conclure une affaire importante, les anciens prenaient du meilleur vin du cellier et buvaient après avoir dit ces paroles : *Res rata fiat* (que la chose soit ratifiée) ; on ne revenait jamais sur un tel acte.

Les deux derniers mots se sont conservés pour désigner une liqueur faite d'eau-de-vie, de sucre et de fruits.

Paul Calmet.

Le bonheur se compose des malheurs évités.—W. BUSNACH.

Un jour passé sans servir la France est un jour retranché de ma vie.—DESAIX.

Ne vous divisez point : Raliez-vous, serrez-vous autour du drapeau.—DANTON.

On n'est soldat que quand on n'a plus la maladie du pays, quand le drapeau du régiment est considéré comme le clocher du village.—BUGEAUD.



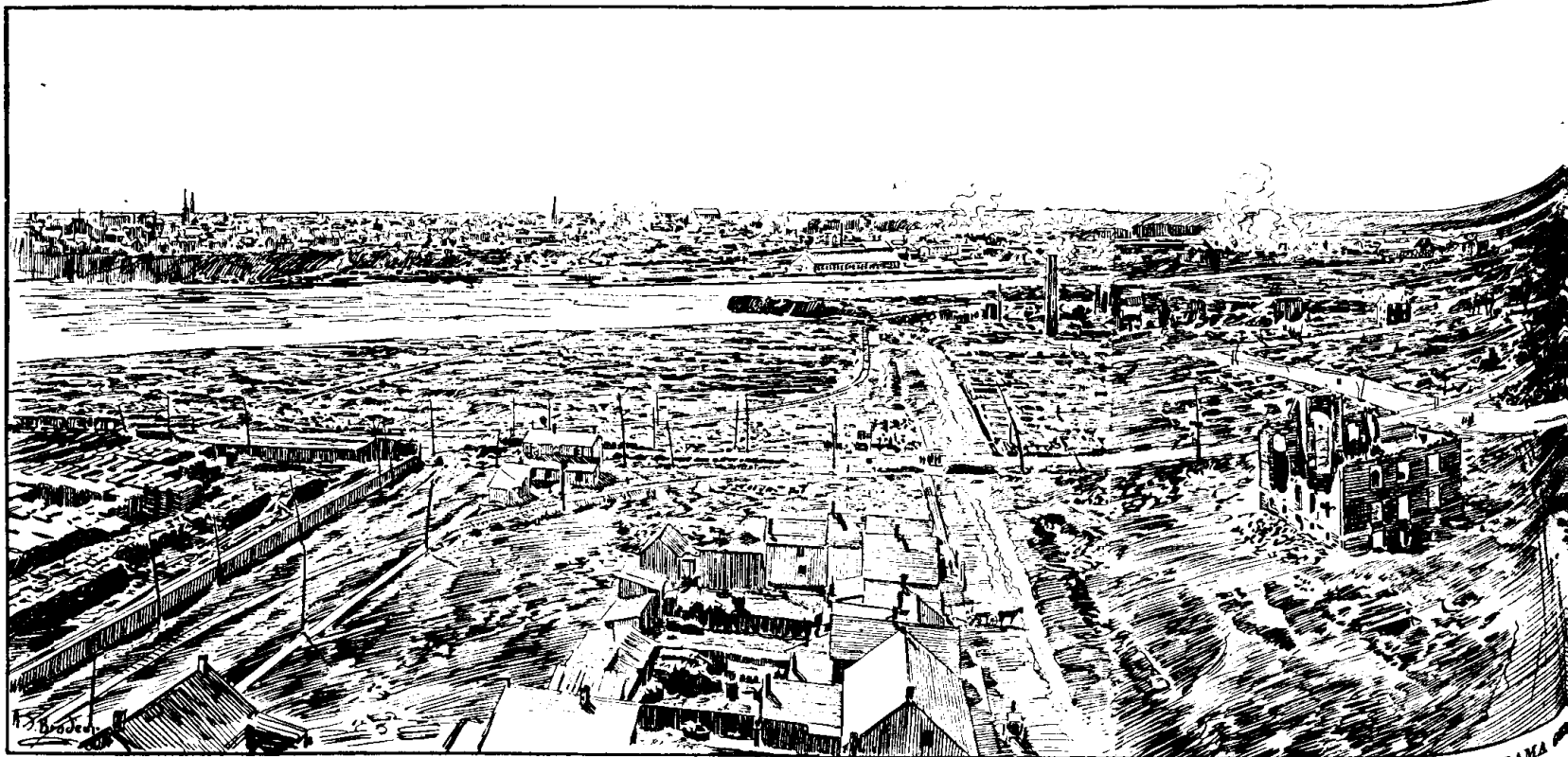
LE DÉMÉNAGEMENT DU PÈRE LOUISON



L'incendie à 1 heure p.m.



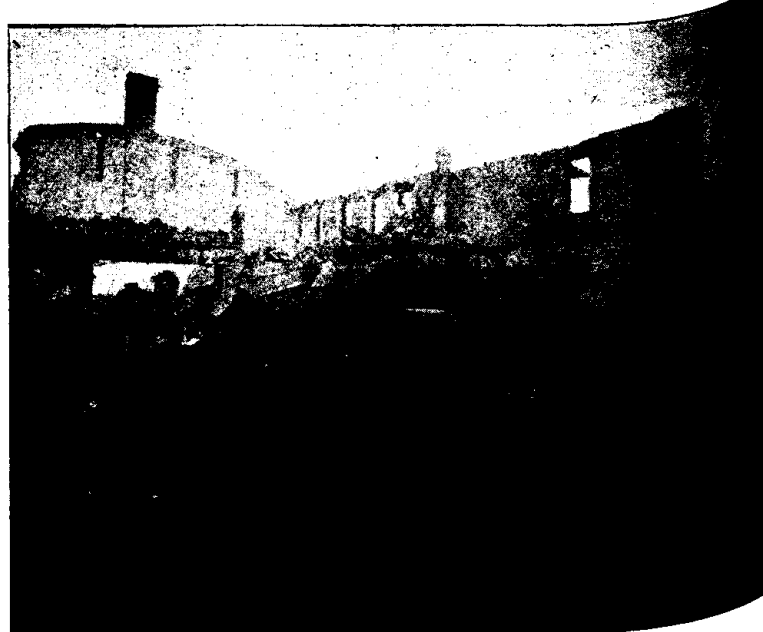
L'incendie à 2 heures p.m.



LE PANORAMA



Rochesterville



Intérieur de la manufacture d'Eddy

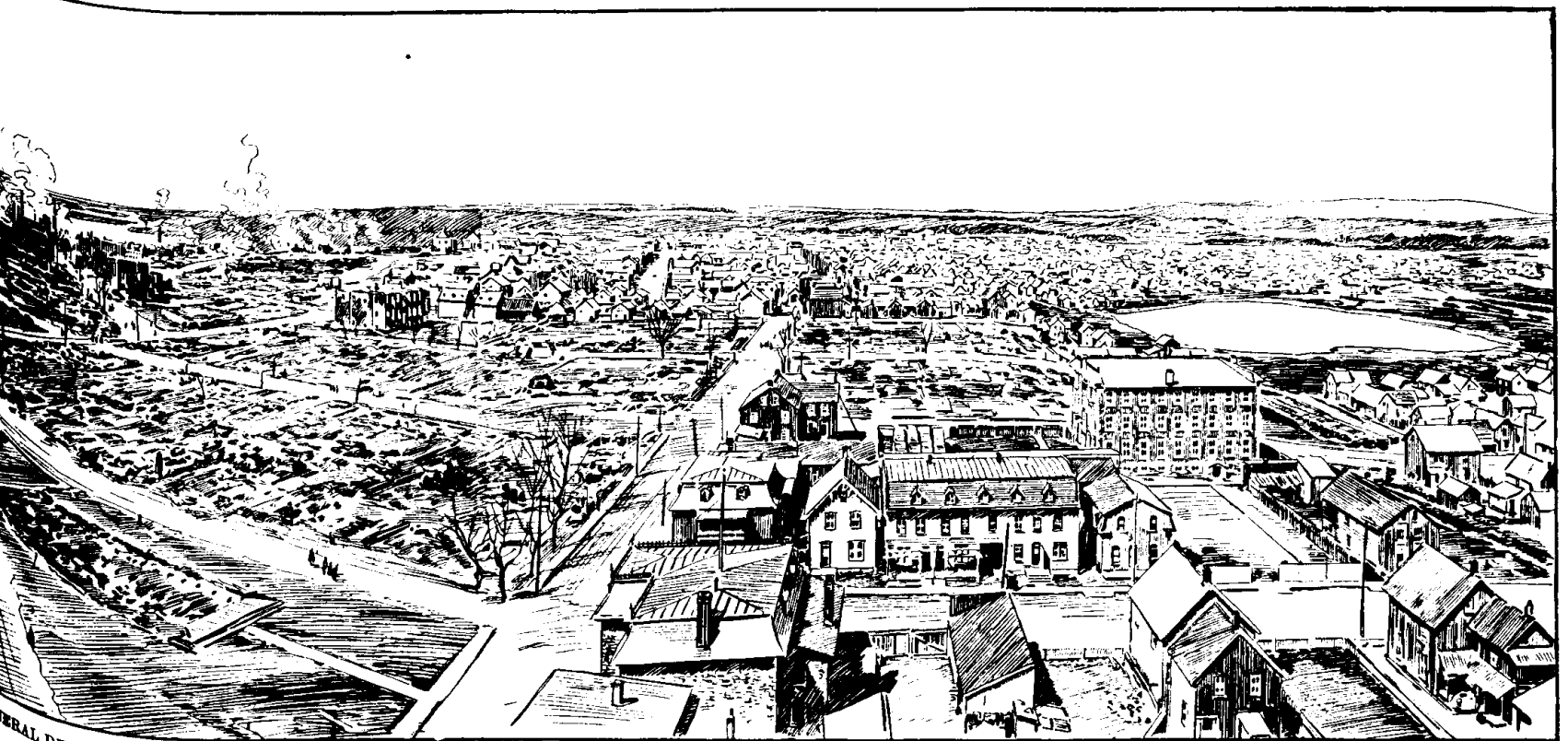
LA CONFLAGRATION DE HULL



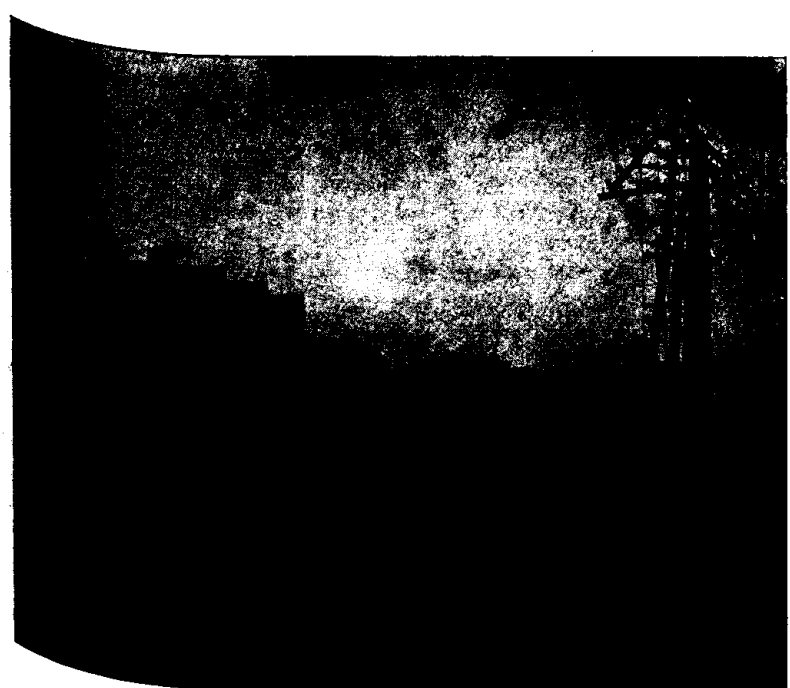
Résidence de J.-R. Booth



Manufacture d'allumettes d'Eddy



GENERAL DE L'INCENDIE



La rue principale de Hull



Vue prise de la côte Primrose

Les principales scènes du désastre

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Mme Dandurand et Mlle Barry (Françoise) ont été reçues par Mme Loubet, l'épouse du président de la République française.

Quelle sera la population des Etats Unis d'après le recensement de 1900 ? Les uns disent 70,000,000 ; les autres 73,000,000, et d'autres encore 77,000,000. A ce propos il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'en 1800 les Etats Unis renfermaient 7,239,881 d'âmes ; en 1830, 12,866,020 ; en 1880, 50,155,783, et en 1890, 62,623,250.

Les hommes, les femmes, les enfants, tout le monde dans l'heureuse petite ville de Markneukirchen s'adonnent à la fabrication des violons. Ces violons sont d'ailleurs justement réputés.

C'est de Markneukirchen que nous viennent ces *stradivarius*, vendus à prix d'or aux collectionneurs des deux hémisphères.

Le projet de loi pour la construction du câble télégraphique devant relier aux Etats-Unis leurs possessions dans le Pacifique et l'Extrême-Orient : Hawaï, Toutouila, Guam et les Philippines, a été adopté par la commission navale du Sénat. Ce câble sera exclusivement dans les mains de l'Etat.

Un premier tronçon sera construit de San-Francisco à Honolulu et sera prolongé ensuite jusqu'aux Philippines et à Hong-Kong sur la côte chinoise.

La santé de M. Edmond Rostand a été fortement ébranlée et nécessitera pendant longtemps de la prudence.

Le tempérament si vibrant du poète était déjà délicat avant la maladie qui est venue l'atteindre. Tout le monde formera des vœux pour qu'il se fortifie et prenne une nouvelle résistance, ainsi qu'il arrive souvent lorsqu'un accident oblige à observer des règles d'hygiène et à se soigner.

Le danger couru est parfois une remise à neuf de l'individu.

L'année 1900 est décidément une année favorisée entre toutes.

Dernière d'un siècle qui fut illustre à ses heures, elle ne sera pas seulement marquée par une exposition universelle mais encore par de nombreux centenaires.

Citons le centenaire d'Ampère le 12 août ; celui de Frédéric Soulié, le 23 décembre ; le centenaire du décès de Piccini, le 7 mai ; de la Tour d'Auvergne, le 27 juin.

Le centenaire du célèbre journaliste Armand Carrel tombe le mois prochain. Armand Carrel est né le 8 mai 1800 dans la rue Coïquebert, à Rouen.

Le capitaine d'un navire anglais rapporte qu'il a passé exactement à l'endroit où l'île Morrell est supposée exister.

En effet cette île est mentionnée dans toutes les cartes géographiques à l'usage des navigateurs.

Elle est située lat. 29°, 57' nord ; long. 147°, 31' est ; mais lorsque le navire passa en cet endroit à onze heures trente, il n'a pu trouver une seule trace de cette île. A midi, aucune terre n'était visible à quarante pieds au-dessous du niveau de la mer, à une distance de vingt-cinq milles.

L'île Morrell est, on ne peut en douter disparaue. La mer l'aura engloutie comme tant d'autres.

M. H. Omont a communiqué à l'Académie des Inscriptions un très ancien manuscrit de l'Evangile selon

saint Mathieu, récemment acquis par la Bibliothèque Nationale et rapporté à la fin de l'année dernière de l'Asie Mineure par un officier français, M. le capitaine de la Taille, au retour d'un voyage en Russie et en Arménie. Ce manuscrit, copié en grandes lettres onciales sur parchemin pourpré, est orné, au bas des pages, de cinq miniatures représentant Hérodiade et la décollation de saint Jean-Baptiste, les miracles de la multiplication des pains, des deux aveugles de Jéricho et du figuier desséché. M. Omont a fait ressortir, au point de vue paléographique et iconographique, l'intérêt et l'importance de ce manuscrit, peut-être contemporain de Justinien.

La liste déjà longue des multimillionnaires américains compte deux nouveaux Crésus : M. James Henry Smith et M. Adolphe Menell-Sayre.

M. Menell Sayre est âgé de vingt-quatre ans seulement. Il y a quatre ans il a commencé à spéculer à la Bourse, n'ayant pour toute fortune que 40,000 dollars. Il possède aujourd'hui 35,000,000 de dollars et occupe le onzième rang dans la ploutocratie américaine.

M. James Henry Smith occupe la septième. Il est précédé de MM. John D. Rockefeller, qui appelle sienne la bagatelle de 250,000,000 de dollars, Cornelius Vanderbilt 125,000,000, Andrew Carnegie 120,000,000, William K. Vanderbilt 100,000,000, John Jacob Astor, 100,000,000 et William Rockefeller 100,000,000 de dollars.

La presse indienne signale, comme très significative, pour l'avenir du commerce des pétroles de l'Inde, l'arrivée récente à Calcutta du steamer *Syrian*, de Rangoon, avec une cargaison de pétrole en vrac. C'est le premier navire d'une ligne de vapeurs qui a été créée par la *Burmah Oil Company* en vue d'approvisionner les principaux marchés de l'Inde d'huiles raffinées, de chauffe et lubrifiantes, puisées aux sources de pétrole de la Birmanie.

Un deuxième vapeur destiné au même trafic, naviguera sous peu, et ces deux vapeurs feront un service régulier entre Rangoon et Calcutta ; chacun d'eux pourra, espère-t-on, décharger deux cargaisons de pétrole par mois. Les vapeurs ont été spécialement construits et dessinés à cet effet, et brûleront le pétrole (produit aussi par la Compagnie), comme combustible au lieu de charbon.

—Notre confrère, le *Scientific American*, fait une intéressante comparaison entre la puissance du steamer *Océanic*, le plus grand navire actuellement à flot et celle des locomotives en usage sur le chemin de fer des Etats-Unis. Il prend comme exemple les grosses machines à 8 roues accouplées du type dit " Consolidation " employées pour la traction des trains de marchandises les plus chargés, et il établit que 16 de ces locomotives seraient nécessaires pour représenter l'équivalent de la force développée par les machines de l'*Océanic* marchant à 22 milles à l'heure. De même, il faudrait 8 de ces locomotives pour remorquer, sur une voie ferrée, à la même vitesse, l'*Océanic* supposé monté sur un immense truc roulant.

Enfin, le poids total du navire est l'équivalent de celui figuré par deux trains de marchandises, chacun trainé par 4 locomotives et comprenant 433 wagons américains d'une longueur totale de 3 milles.

Parmi les curiosités qui sont complètement installées à l'Exposition, une des attractions qui feront courir non seulement tout Paris, mais tous ceux qui

viendront ; je veux parler du village suisse qui est la reconstitution la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Avec ses rues, ses maisons de bois, ses chalets, ses laiteries, ses montagnes merveilleusement imitées, ses cascades, ses vaches qui paissent et son Panorama magistral, on passe une demi-journée délicieuse. C'est un rêve, et on se croirait vraiment dans les vallées ou sur les pics de la Suisse, et l'on est tout simplement au Champ-de-Mars.

Le premier résultat de l'Exposition a été de faire augmenter le prix de la vie ; car les négociants n'ont pas voulu être en retard et ils ont inauguré eux aussi leurs nouveaux tarifs.

Cependant, il ne faut pas que ceux qui ont envie de voir l'Exposition se fassent un épouvantail de la cherté de la vie. Avec un peu de prudence et de savoir faire, on peut fort bien séjourner ici dans des conditions fort acceptables.

M. Gaston Deschamps, dans une récente fantaisie contre le divorce, introduisait cet épisode :

Survint un vieil avocat, renommé au Palais pour son expérience des affaires de divorce.

On le consulta. Il répondit :

— Mesdames, si j'ai un conseil à vous donner, divorcez le moins possible. On a beau dire. C'est une triste porte de sortie. Et souvent la prison perpétuelle, dans la geôle d'un mari maussade, vaut mieux que cette lamentable évasion.

— Ah ! bah !

— C'est comme je vous le dis. J'en ai vu beaucoup, de ces pauvres victimes, qui fuyaient les corvées du logis conjugal, et qui venaient me raconter les amertumes de la vie à deux. C'est toujours la même chose. Elle se sont laissés mener à l'autel sans savoir au juste où aboutissait ce chemin jonché de roses. Le jeu troublant des fiançailles les avait amusées. Elles avaient cru voir un symbole d'espérance dans les reflets verts de l'émeraude rituelle. Les jeunes filles sont toujours grisées par les préparatifs du trousseau, par les surprises de la corbeille, par les discours du prêtre, par les rontlements allègres de l'orgue nuptial... Ensuite, c'est le lendemain des noces, la désillusion, le dégoût, l'envie furieuse de s'en aller...

— Eh bien !

— Eh bien ! mesdames, un scrupule de conscience m'oblige toujours à dire à mes clientes : " Ne divorcez pas ! Séparez-vous, si vous voulez, mais ne divorcez pas ! "

Le palmier, le chêne et le frêne sont les trois arbres qui, depuis des temps immémoriaux, ont été regardés comme sacrés. Le premier, qui figure représenté sur les plus vieux monuments des Egyptiens et des Assyriens, est le palmier-dattier (*phoenix dactylifera*), qui était le symbole du monde et de la création. Les Juifs et les Arabes regarderent également le palmier comme étant une mystérieuse allégorie de la vie humaine ; il meurt en effet lorsque sa tête est coupée et l'ablation d'une de ses branches arrête sa croissance.

Le chêne, également, a toujours été considéré comme un arbre sacré par les Gaulois et, surtout, par les nations du nord de l'Europe. Lorsque saint Winifrid aborda en Germanie, en 680, pour prêcher l'Evangile, un de ses premiers actes fut d'abattre le chêne géant consacré par les Saxons au dieu Thor. Le saint bâtit une chapelle avec le bois de ce chêne et la dédia à saint Pierre. Un chêne en Irlande était consacré à saint Coloman ; quiconque mâchait un morceau d'écorce était sûr de ne pas être pendu. La foudre détruisit ce chêne : personne n'osa toucher à ses débris, si ce n'est un jardinier qui se servit de l'écorce pour se faire des chaussures. La première fois qu'il les mit, ses pieds furent atteints de la lèpre et il ne s'en est pas guéri.

Les Celtes, les Germains et les Scandinaves révéraient également le frêne des montagnes. C'était pour eux le plus sacré des arbres et il jouait dans leur religion un rôle considérable. C'était l'arbre du monde éternellement jeune et frais, représentant le ciel, la terre et l'enfer.

CE QU'IL FAUT DE PLOMB POUR TUER UN HOMME

Que représente cette gravure ? Une balle énorme (un monument), et un homme tout petit.

Napoléon disait : " Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu." Il savait quelle part d'incertitude entrave la réalisation des efforts humains, pour le mal comme pour le bien. Que de choses dévient, arrêtent et annihilent la balle tirée ! Sans doute, les armes se perfectionnent et le tir devient plus rapide, plus précis. Mais il est un point de perfection qu'il n'atteindra pas et toujours mille influences le maintiendront hasardeux.

Pour jeter bas un petit soldat, il faut une balle formidable.

Veut-on quelques chiffres à l'appui ? A Solferino, les Autrichiens ont tiré huit millions quatre cent mille coups de fusil. Il y eut douze mille hommes hors de combat : deux mille tués, dix mille blessés. Chaque blessé a

donc coûté sept cent huit coups de fusil et chaque mort quatre mille deux cents.

Le poids de la balle étant de 30 grammes, sa hauteur de 30 millimètres, il a fallu pour tuer un homme une masse de plomb de 126 kilogrammes et de 126 mètres de haut, soit le double du poids du corps humain et 80 fois sa hauteur.

Mais les perfectionnements apportés à l'art de la guerre ont réduit ces chiffres. De 4,200 balles nécessaires à Solferino, il n'en faut plus que 1,300 à Gravelotte. Il suffit de 32 à 33 kilogrammes de plomb pour tuer un combattant : il faut, non plus le double mais la moitié du poids de l'homme. Il n'est plus besoin d'une balle fantastique de 126 mètres de hauteur, presque la moitié de la tour Eiffel, 80 fois la taille du soldat, il suffit de 39 mètres, la hauteur de l'Opéra, 25 fois la taille humaine.

Théoriquement, en prenant la moyenne de ces deux chiffres, on trouve qu'il faut 82 kilogrammes de plomb pour tuer un homme !

Dans quelles proportions cette moyenne est-elle diminuée par le perfectionnement des armes modernes ? On n'est pas encore fixé. Il paraît résulter pourtant des guerres coloniales, des guerres gréco-turques et hispano-américaines qu'elle n'est pas sensiblement amoindrie. Mais les renseignements précis font défaut. Il faut songer aussi que les troupes engagées n'étaient pas toujours des plus exercées il est difficile de se faire une opinion sur l'efficacité possible de leurs tirs.

Certains théoriciens ne se privent pas de proclamer que dans une guerre entre deux nations européennes très préparées au combat, les tirs seraient d'une telle efficacité qu'en quelques heures un champ de bataille ne compterait que des morts et des blessés. Se basant



Il faut, pour tuer un combattant, 32 à 33 kilos de plomb qui, fondus en une seule balle, lui donnerait 30 mètres de hauteur, soit à peu près 25 fois la taille humaine moyenne.

sur les résultats des tirs à la cible et les qualités théoriques des armes nouvelles, ils chiffrent les victimes des combats futurs par 60 et 80 p. 100 du nombre des coup de feu tirés. " Si, disent-ils, on adopte partout les armes à petit calibre qui font de très dangereuses blessures, les morts seront dans les deux partis en nombre encore plus effrayant et, tout de suite, le combat finira faute des combattants."

Mais d'autres spécialistes protestent : " les armes à petit calibre ne tuent pas. Les projectiles traversent souvent le corps sans blesser grièvement." Rien n'est moins exact d'ailleurs, et il est établi que l'arme qui n'est pas d'un calibre trop réduit, c'est-à-dire inférieur à 6 mm. est d'une efficacité redoutable, mais on ne peut, pour cela, garantir que tout serait massacré.

L'expérience démontre que ces assertions pessimistes, soutenables par hypothèse et qui, d'ailleurs se produisent à chaque invention ou perfectionnement nouveau des armes de guerre (relire les prédictions de semblables prophéties en 1868 et 1869), ont toujours reçu un démenti de la réalité des faits.

SOIRÉES DE FAMILLE

A cause de l'indisposition d'un des acteurs, on a remplacé, pour jeudi, 3 mai, *Le Courrier de Lyon*, par *Martyre*, de d'Ennery, grand drame de salon, en cinq actes ; ce drame a été rendu avec une habileté et un talent indiscutable.

Pour jeudi, le 10 mai, la direction a décidé de jouer l'intéressante comédie de Labiche, intitulée *Les vivacités du capitaine Tic*.

Nous espérons que le public reverra avec plaisir nos artistes des Soirées de Famille réapparaître dans la comédie, genre dans lequel ils excellent.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

12 Z12334564 4W5 X9884 198Y54 4114 74 795W Z263 76 V10W H527K 76 V10W V4363.

COMBLE

Quel est le comble de l'étonnement pour un pianiste ?

COQUILLES AMUSANTES

- 1.—Faute de glace dans la saison, j'ai changé mon louis.
- 2.—Ces élégants avalent des chameaux.
- 3.—Foin du singe : pincer, mordre, lécher.

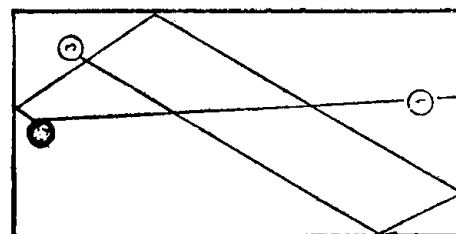
CHARADE

L'éclat de mon premier par mon second s'efface ; Volontiers de mon tout chacun se'dé arrasse.



— Que vous ne me payiez pas le chapeau que vous me devez, passe encore... mais ne pas même le lever sur mon passage, c'est un peu goujat !

LE BILLARD



No 1 au centre ; la rouge tiers à droite. On carambole par 4 ou 6 bandes. Poussée droite et vigoureuse.

Ce coup et ses similaires sont exécutés par M. Page mieux que par tout autre.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois d'AVRIL, qui a eu lieu samedi le 5 courant, a donné le résultat suivant :

1ER PRIX	No	17,125	\$50.00
2e	No	9,362	25.00
3e	No	36,243	15.00
4e	No	354	10.00
5e	No	16,732	5.00
6e	No	27,263	4.00
7e	No	8,471	3.00
8e	No	19,245	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

62	9,174	14,592	21,615	25,731	32,547
110	9,467	14,820	22,183	26,114	32,725
442	10,246	15,187	22,782	26,382	33,451
974	10,592	15,429	23,164	27,169	33,542
1,783	10,228	16,283	23,520	28,331	33,818
2,634	11,295	17,415	23,716	29,518	33,953
2,915	11,520	18,182	23,972	30,146	34,123
3,659	11,829	19,291	24,185	30,317	34,540
4,496	11,897	19,324	24,317	30,734	35,196
4,721	12,159	20,131	24,532	31,227	36,470
5,701	12,492	20,343	24,745	31,316	37,253
6,128	12,578	20,527	25,031	31,419	38,162
6,332	12,786	20,902	25,179	31,582	39,857
7,285	13,265	21,316	25,352	32,314	39,915
8,041	14,104				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

POLITESSE



—Excusez-moi, c'est un oubli... du reste, je vous dois aussi cette canne, je vous promets de la lever chaque fois que je vous rencontrerai !

LES CONSEILS DU MÉDECIN

SOUS LA DIRECTION DU DOCTEUR MONTROY

Adressez toute communication relative à cette colonne au Dr Montroy, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

LE MICROBE

Avant d'aborder l'étude des maladies, épidémiques et endémiques, qui moissonnent la population de nos campagnes et de nos villes, et qui causent surtout tant de ravages parmi nos enfants, nos jeunes gens, j'ai cru, amis lecteurs, vous être utile en vous faisant connaître la vie intime de cet infiniment petit, de cet être microscopique qui joue un si grand rôle dans l'origine de la plupart des maladies.

Depuis les travaux de l'immortel Pasteur, d'étonnantes découvertes sont venues enrichir le domaine de la bactériologie et nous ont révélé la cause véritable de ces affections meurtrières qui portent le deuil dans presque toutes les familles.

Avec le microscope, cet instrument merveilleux qui nous découvre l'existence de ce monde doué d'une vitalité surprenante, le savant a pu saisir et connaître la vie de ces infiniments petits, apprécier leur aspect et leur forme qui sont de nature végétale, comprendre leurs fonctions, leur évolution, leur manière de vivre qui sont de nature animale.

Tous ces agents animés se divisent en deux grandes classes : les parasites et les agents infectieux. De ceux-là, nous ne parlerons pas pour le moment, car ils sont non seulement d'une organisation beaucoup plus élevée que les microbes proprement dits, mais aussi ils ne produisent pas de ces maladies dont la contagion et l'infection sont nettement définies.

Les agents infectieux se divisent eux-mêmes en quatre classes : 1^o Les bactéries ; 1^o Les champignons pathogènes ; 3^o Les levures pathogènes ; 4^o Les microbes animaux.

Les bactéries comprennent presque tous les germes des maladies infectieuses, et occupent la première place parmi les agents de l'infection.

Les Champignons pathogènes, auxquels on peut ajouter les levures pathogènes, sont des parasites pouvant engendrer dans certaines circonstances des maladies véritablement infectieuses.

Les microbes animaux comprennent les protozoaires et les sporozoaires.

Les bactéries, dont nous nous occuperons en premier lieu, parce qu'ils sont les plus importants des agents infectieux, se divisent également en spécifiques et en non spécifiques.

Les bactéries spécifiques produisent toujours la même maladie, avec les mêmes caractères, avec les mêmes symptômes, quel que soit le lieu de pénétration du bacille ; ainsi agissent les bacilles de la tuberculose, de la diphtérie, de la fièvre typhoïde, etc.

Les bactéries non spécifiques sont les microbes qui existent normalement dans notre organisme, dans la bouche, dans les intestins, comme le streptocoque, le pneumocoque, le coli-bacille.

Tous les microorganismes spécifiques sont pathogènes, c'est-à-dire qu'ils jouissent de propriétés nocives et qu'ils créent toujours, en pénétrant dans nos organes, des lésions plus ou moins graves.

Les bactéries non spécifiques vivent en nous à l'état de parasites inoffensifs ; cependant, sous des causes diverses, comme le froid, le surmenage, la mauvaise hygiène, ces microbes deviennent pathogènes, et vont infecter tout l'organisme, constituant ce qu'on appelle les infections secondaires lorsqu'une maladie infectieuse, d'origine spécifique, existait antérieurement. Ainsi le streptocoque qui vit dans la cavité buccale forme, avec le bacille de la diphtérie, une association des plus mortelles ; exalté, il peut produire aussi l'érysipèle, la fièvre puerpérale, etc. Le pneumocoque, devenu pathogène, engendre la pneumonie ou in-

flammation de poumons ; cependant, c'est un microbe que nous trouvons dans la mucus nasal, dans la salive de gens bien portants. Le coli-bacille qui se rencontre normalement dans l'intestin, dans l'estomac et même dans la bouche, engendre, s'il devient pathogène, des diarrhées opiniâtres, des entérites ou inflammations des intestins, le choléra des enfants, le choléra du pays, etc.

Les saprophytes sont des microbes qui vivent sur les matières mortes. Ils peuvent pénétrer dans nos organes et s'y modifient alors de telle façon, qu'ils deviennent véritablement parasites et y demeurent sans créer aucune lésion.

Quant à la forme des bactéries, elles varient beaucoup suivant les milieux où ils se développent, suivant les influences qui président à leur reproduction. Nous dirons cependant que les microcoques (streptocoques, pneumocoques, staphylocoques et tétragènes) sont des cellules rondes, presque toujours immobiles, que les bacilles sont des bâtonnets, doués d'une grande mobilité, que les leptothrix sont des filaments plus ou moins épais, que les cladotrix sont semblables aux précédents, mais qu'ils possèdent de plus des ramifications apparentes qui n'existent pas en réalité, que les vibrions ou spirilles sont des microorganismes incurvés, comme par exemple le bacille virgule, cet agent spécifique du choléra asiatique.

Les microbes n'agissent pas seulement par leur présence, mais aussi par les produits solubles, les toxines qu'ils sécrètent et qui, portés au loin par la circulation, causent une infection générale.

On dit qu'un microbe est atténué quand il cesse de sécréter des substances toxiques. Cette atténuation n'est pas constante, car, dans certaines circonstances, le microbe atténué peut s'exalter, c'est-à-dire acquérir de nouveau un pouvoir nocif et engendrer une maladie réellement infectieuse.

Certaines affections, comme la rage, la variole, la rougeole, la scarlatine, le rhumatisme articulaire aigu, sont d'origine microbienne ; cependant les agents infectieux qui les engendrent sont encore inconnus ou peu étudiés.

Quelques microbes produisent des maladies mortelles chez les animaux, alors qu'ils sont absolument inoffensifs à l'homme.

On dit aussi que les microbes sont aérobies ou anaérobies suivant qu'ils vivent au contact ou à l'abri de l'air.

La reproduction des microbes se fait par scissiparité ; quelques-uns produisent en outre des germes (spores).

Certains microbes sécrètent des substances colorantes ; on les appelle alors microbes chromogènes.

Ces quelques notions de bactériologie seront suffisantes pour bien comprendre la nature et les fonctions du microbe dans la maladie qu'il engendre ; si nous avons été obligé d'employer certains termes techniques, nous espérons que les lecteurs ne nous en tiendront pas compte.

La semaine prochaine, nous étudierons la contagion, ce moyen par lequel se propagent si facilement la plupart des maladies infectieuses.

DR MONTROY.

Brevage adoucissant pour le rhume. — Prenez deux onces de figues, la même quantité de raisins et de barley, une demi-once de racine de réglisse et une demi-once de graine de lin, faites bouillir le tout dans trois demiards d'eau jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une chopine, et coulez. A prendre un verre à vin matin et soir, où chaque fois que la toux vous incommodera.

LES GRANDS COMPOSITEURS MODERNES

MOZART

Jean Chrysostome Mozart naquit à Salzbourg, en 1756. Il eut l'organisation musicale la plus précocce, la plus riche, la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. A quatre ans, il jouait déjà du clavier avec beaucoup de sentiment et composait des petits morceaux que son père écrivait. Il partit en 1763, avec sa famille, pour une longue tournée de concerts, et reçut de toutes les cours royales d'éclatants témoignages d'admiration. A douze ans, il composa son premier opéra : *La Tinta Simple*. D'autres ouvrages obtinrent, de 1770 à 1775, l'accueil le plus chaleureux mais sans donner de ressources à l'auteur, qui fut réduit à accepter la place d'organiste à la cour du prince-évêque de Salzbourg.

En 1780, le succès d'*Idomeneo* lui fit accorder, par l'empereur Joseph II, une pension de 800 florins avec le titre de compositeur de la cour. Le succès inouï des *Noce de Figaro* en 1786, de *Don Juan*, en 1787, portèrent à son comble la gloire du compositeur. *La Clémence de Titus*, en 1791, et la *Flûte enchantée*, en 1793 eurent un succès égal.

Mais, atteint d'une maladie de poitrine, qu'aggravait encore sa fiévreuse activité, Mozart mourut peu après, à Vienne en 1796, dans la force de l'âge et en pleine possession de son talent, sans avoir pu achever son fameux *Requiem*.



LE POÈTE

Dernièrement, je voyais dans un journal deux ou trois colonnes dédiées à nos jeunes poètes qui, par leur talent littéraire, tendent à devenir des hommes célèbres. J'étais heureuse des succès mérités par ces amis des muses, je ne le cache pas, mais je me disais en moi-même : "Autant de poètes, autant d'âmes souffrantes pourtant !"

Je vous vois rire de ma réflexion, amis lecteurs, et les intéressés, eux, m'accordent leur pitié entière ; bien sûr, ces derniers me rendent ce que je leur donne de tout cœur ; merci !

Si vous le permettez, je vais vous faire part de mes idées sur le poète, et au risque de m'attirer la disgrâce de tout un peuple, je vous dirai comment je le juge.

D'après moi : Etre poète fait souffrir ! Je crois que le don de la poésie est un don de souffrances parmi les beaux horizons bleus, et celui qui le possède ignore souvent l'espérance, bien qu'il chante l'espérance et le ciel !

Quand un jeune homme devient poète, il cesse de sourire, il sent son cœur se briser, et l'heureuse gaieté, les francs rires qui suffisaient jadis pour le faire reposer, n'existent plus !

Ah ! sans doute, il est bon de rimer sur la rose que vient de faire épanouir une goutte de rosée !... Sur les marguerites qui fleurissent dans les bois, sur l'épi doré, sur l'oiseau enfin dont le chant captive et berce... il fait bon de rêver à quelque douce chose, sous la lune, au bord d'un ruisseau ; mais devant tous ces décors, au milieu de ces parfums et de ces chansons, le front du poète se penche triste, et il écrit à travers des pleurs !

Oh ! comme je le plains ! il passe sa vie constamment épris d'idéal, d'un idéal, hélas ! qu'il ne trouve jamais, sa pauvre âme souffre... et d'un mal si mystérieux !... Oui, j'ose l'écrire, j'aime la poésie, j'admire le poète, mais je le plains, car il est parfois très malheureux et rarement il goûte des jouissances complètes.

Me blâmez-vous si j'ai pitié de lui ?

MADELEINE

LA CHARGE DES MORTS

I

Comme le soir tombait sur la bataille encore indécise, laissant l'armée russe en une position vraiment critique, le général prince Rouknine, qui commandait l'aile gauche, se sentant tourné par l'ennemi, donna aux quelques Cosaques qui lui restaient l'ordre de charger.

Il ne s'agissait de rien moins que de déloger deux mille Turcs, fortement établis dans le village de Karkow, avec des batteries d'artillerie ; il fallait absolument que les Russes pussent les chasser de là, s'ils ne voulaient pas se trouver enveloppés...

Cela était nécessaire pour que l'issue du combat changeât et que la marche en avant sur Plewna pût être continuée.

Mais la tentative était d'autant plus difficile que les soldats qui occupaient Karkow faisaient tous partie de la garde particulière du Sultan, et c'étaient de grands diables d'hommes de six pieds de haut, qui ne s'étonnaient de rien, n'avaient peur de rien et avaient pour principe de ne jamais laisser un ennemi à terre sans lui tracer dans le dos, à coups de poignard, le croissant rouge de Mahomet.

Le prince Rouknine savait cela.

Aussi, lorsqu'il se décida à envoyer contre eux ses cinq cents derniers Cosaques, tout ce qui lui restait de son fameux régiment de l'Oural, il comprit qu'il les envoyait à la mort et que pas un ne reviendrait !...

Il fit appeler leur capitaine, un beau blond avec des yeux très bleus, qui se nommait Serge Frithiof, et qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

Froidement, il lui dit :

— Monsieur, vous allez avoir l'honneur de charger. Vous lancerez vos chevaux à toute vitesse sur le village de Karkow que l'infanterie ennemie occupe en ce moment. Si vous arrivez à enlever la position, la trouée sera faite et notre armée sera sauvée. Mais vous vous battriez dans la proportion de un contre quatre, et c'est pour la plupart d'entre vous une mort certaine. Si Karkow est repris et si le passage est libre grâce à vous, vous ferez résonner la cloche de l'église, et je serai prévenu. Si aucun son ne tinte dans les airs, c'est que l'armée russe doit succomber et que pas un de vous ne sera vivant.

Le capitaine abaissa lentement son sabre en signe d'acquiescement.

C'était un rude soldat que ce Serge Frithiof, malgré son regard doux comme un regard de femme.

Puis, à mi-voix, il murmura ces simples mots :

— La cloche sonnera !

II

Les boulets pleuvent tout autour des Cosaques, dont les chevaux se cabraient furieux, l'écume aux dents.

Serge Frithiof leva le bras.

Une clameur sauvage retentit, et la masse sombre des cavaliers s'ébranla au grand galop pour traverser le ravin de Karkow.

Ils étaient effrayants, ces géants courbés sur leurs selles, la lance en avant ; selon les ordres du capitaine, ils avaient tout de suite cessé leurs cris rauques et l'on n'entendait plus que le bruit sourd et formidable du galop des chevaux.

Quand les soldats de la Garde turque virent arriver cet ouragan, les plus hardis d'entre eux, ceux-là qui ignoraient même qu'on pût trembler, eurent un frisson.

Le choc fut épouvantable. Chaque coup de sabre tranchait une tête, chaque coup de fusil abattait son homme. Et il y avait des ruisseaux de sang le long des maisons.

Mais les Cosaques étaient décimés.

Sentant, néanmoins, ses troupes ébranlées, le général turc leur fit effectuer un mouvement en arrière qui dégagait le village ; puis, confiant dans la supériorité du nombre, il leur fit prendre position à un kilomètre de là, près d'une ferme abandonnée, d'où l'artillerie pourrait tirer.

Karkow était pris, mais la trouée n'était pas faite !

Serge Frithiof blêmit de rage : il aurait voulu être tué, vraiment, et voilà que la mort l'épargnait !

— L'armée peut être sauvée par vous ! avait dit le général prince Rouknine.

Coûte que coûte, il fallait donc continuer cette charge folle qui venait de faire reculer l'ennemi ; mais comment, puisque l'escadron était réduit à quelques cavaliers ?...

Le capitaine rassembla ses Cosaques sur la grande place de Karkow et les compta. Ils étaient soixante à peine. Plus de quatre cents cadavres jonchaient les rues du village, à côté des cadavres turcs.

Les chevaux, sans cavaliers, erraient par troupes, docilement. Peu d'entre eux avaient été touchés, car toutes les balles, bien dirigées, avaient frappé les hommes en pleine poitrine. Et il n'y avait que des morts à terre, les soldats du Sultan n'ayant pas oublié le croissant sanglant de Mahomet.

Le soir tombait ; des lueurs roses éclairaient doucement l'horrible spectacle, des lueurs qui se mouraient sur le champ de bataille qui allait être un champ de déroute.

Serge restait silencieux, très-sombre.

Il avait au cœur une colère folle, un désespoir d'être là, impuissant contre un ennemi qu'il avait vaincu cependant.

Soudain, une pensée traversa son cerveau, une pensée fantastique. Il passa la main sur son front comme s'il voulait en chasser un cauchemar. Ses yeux très bleus avaient un reflet singulier, et tout bas il murmura :

— Nous allons continuer la charge !

Se tournant vers ses hommes, il ajouta :

— Vous irez ramasser tous les morts qui sont tombés dans le village et vous arrêterez les chevaux errants, puis vous remettrez en selle les corps solidement attachés sur les chevaux avec la courroie des lances.

Un frisson parcourut les rangs.

Que voulait le capitaine ? Il devenait fou ! Mettre en selle des cadavres, profaner le repos des soldats tués à l'ennemi !

Il y eut un moment d'hésitation.

— Faites ! répéta l'officier froidement.

Les Cosaques obéirent.

Il leur fut facile de ramener les chevaux qui se groupaient ensemble, par habitude, et d'une main vigoureuse ils soulevèrent les cadavres sanglants pour les dresser sur les étriers.

La scène était terrible et ces hommes qui, tout à l'heure, avaient montré tant de courage, devenaient blêmes en accomplissant l'affreuse besogne.

— A cheval, vous autres ! cria Serge Frithiof, une fois qu'il eut vu reformé son ancien escadron, un escadron de soldats qui ne vivaient plus.

Les soixante Cosaques, les mains rouges de sang, vinrent reprendre leur place, en tête des rangs.

— Nous allons charger une seconde fois ! dit le capitaine.

— Y penses-tu, petit père ? fit l'un des Cosaques ; avec de pareils cavaliers !

— Partons en tête, répondit l'officier ; leurs chevaux suivront les nôtres !

III

L'escadron s'ébranla, et, sur le chemin en pente qui descendait de Karkow vers la ferme où était l'ennemi, la charge recommença.

Les Turcs, qui avaient vu tomber sous leurs coups la plupart des soldats russes, se croyaient tranquilles maintenant, et ils furent étrangement surpris lorsqu'ils entendirent à nouveau le bruit de cette chevauchée qui approchait.

Au cri d'alarme des sentinelles, ils se déployèrent en bataille et firent feu sur toute la ligne.

Quarante Cosaques roulèrent à terre : c'étaient ceux qui vivaient !

Pendant ce temps, les autres continuaient de charger, invulnérables !

Le capitaine Serge brandissait son sabre au-dessus des têtes, et les chevaux, emballés maintenant, galo-paient avec une effroyable vitesse.

Les soldats turcs ne concevaient point ce qui se passait. D'où pouvaient venir cet escadron ? Quels étaient ces démons qui recevaient les balles sans broncher, courbés très bas sur leurs selles, sans une parole, sans un cri ?

En cette nuit tombante, cette charge était comme une course des légendes historiques ; on ne distinguait pas le nombre des chevaux, et l'on pouvait croire que c'était toute la cavalerie russe, toute une armée fantôme qui arrivait !

Les premiers rangs d'infanterie fléchirent, les autres ne tardèrent pas à reculer et, comprenant tout-à-coup, se rendant compte, les Turcs abandonnèrent leurs armes en s'enfuyant, épouvantés.

Ce fut alors une épouvantable débâcle.

La position était enlevée, et le passage devenait libre enfin !

Serge Frithiof, qui avait été encore épargné par les balles, se retourna et vit que son escadron était là, presque entier, dans son ordre habituel, tant les chevaux étaient dociles ; les rudes bêtes s'étaient toutes arrêtées derrière lui, quand il avait crié : " Halte ! " et elles restaient maintenant immobiles, tête basse, couvertes d'écume.

La plupart de leurs cavaliers étaient demeurés en selle, car les courroies des lances étaient solides.

Et, quelques instants après, dans la nuit, la cloche du village sonna, tintant le glas...

IV

La victoire était possible, certaine même, puisque la trouée avait été faite sous la charge héroïque et que les Turcs abandonnaient leurs positions.

Le général prince Rouknine, en entendant la cloche, se découvrit, comprenant que ses fidèles Cosaques s'étaient bien battus, se sacrifiant pour sauver le reste de l'armée.

Et cet homme qui, dans sa longue vie, avait vu tant de combats et d'exploits, pleura.

Avec son état-major, il se porta au galop du côté de Karkow, mais il avait le cœur serré, craignant de voir à terre tous ses beaux Cosaques — et sa joie de vaincre était mêlée de douleur !

Il déboucha sur la grande place du village.

Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir soudain, rangées en bataille, comme pour la parade, les lignes noires de l'escadron !

Ils étaient bien trois cents cavaliers environ, et le capitaine Serge Frithiof était à leur tête.

La nuit était venue ; mais il faisait un clair de lune magnifique, un de ces admirables clairs de lune d'Orient qui donnent aux choses des reflets étranges.

Le capitaine Serge s'avança à la rencontre du général.

— Karkow est libre ! fit-il en saluant du sabre.

— Vous avez donc pu charger ? demanda le prince.

— Deux fois de suite, car il a fallu chasser l'ennemi d'une ferme où il s'était retranché !

— Et vous avez eu beaucoup d'hommes tués, capitaine ?

— Tous mes hommes !

En disant ces mots, Serge Frithiof se redressa.

— Mais alors, demanda le prince Rouknine, quels soldats sont donc là, debout sur leurs chevaux ?

— Nos braves Cosaques, héroïques jusque dans la mort !

Le prince Rouknine s'approcha et il vit, penchées sur le cou des chevaux, éclairées par la lumière blafarde de la lune, les têtes mortes qui se balançaient aux mouvements des montures. — HENRY DE FORGE.

Les femmes sont les fleurs de l'humanité et des créatures angéliques, délicates et fragiles, dont la faiblesse implore notre appui, dont la tendresse appelle notre amour, dont la douceur corrige notre rudesse, dont la bonté nous inspire la vertu, dont la grâce est l'un des charmes les plus puissants de la vie. Divinités mortelles, leurs regards enchanteurs, leur magique sourire, leurs paroles bienveillantes, produisent l'effet d'un baume salutaire appliqué sur les plaies de l'âme. — JULIEN.

ANECDOTES ET BONS MOTS

Le juge (au prévenu) — Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.
Le prévenu — Je fréquente les agents de police et les magistrats, Votre Honneur.

**

La dame (à sa nouvelle bonne). — Pourquoi avez-vous quitté votre dernier service ?

La bonne. — Les demoiselles de la maison copiaient toutes mes toilettes, je ne pouvais pas supporter cela !

**

Le juge. — Avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

L'accusé. — Tout ce que j'ai à vous demander, Monsieur le Juge, c'est de considérer l'extrême jeunesse de mon avocat et d'être indulgent pour lui.

**

Les domestiques.

— Joseph, il faut chauffer plus que ça. On gèle dans cet appartement.

— Pourtant, monsieur, il y a 22 degrés.

— Vous êtes fou, je pense ?

— Nullement, monsieur... Il y a 12 degrés dans le salon et 10 dans la salle à manger !

**

Un original se trouvant sur le quai d'un gare, au moment du départ d'un express, se mit à crier très fort :

— Imbécile ! Imbécile !

Aussitôt, à chaque portière, des têtes apparaissent pour voir ce qui se passe.

— Tiens, fait notre farceur, c'est curieux comme il y a un tas de gens qui portent le même nom.

**

Le père Mathurin est, au fond, un excellent homme, mais il a de bien mauvaises manières.

D'où, récemment, cette exclamation échappée à quelqu'un :

— Je suis fâché d'avoir à vous le dire, mais vous manquez de savoir-vivre.

Mais le père Mathurin sans s'émouvoir :

— Pas de savoir-vivre ? c'est possible ; mais cela ne m'a tout de même pas empêché de vivre jusqu'à soixante-dix ans.

**

Mme Rapineau. — Combien nous a coûté ta maladie ?

M. Rapineau. — Mille francs.

Mme Rapineau. — Mille francs ! si c'est possible !

M. Rapineau. — Oui, c'est très cher, mais songe que le docteur m'a sauvé la vie !

Mme Rapineau. — Il t'a sauvé la vie, je le veux bien, mais pense donc que ton enterrement aurait à peine coûté la moitié de cette somme.

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

En économisant un sou par jour, cela suffit pour payer vos contributions comme membre de cette société. C'est le placement le plus avantageux que vous puissiez faire pour vous et votre famille, empresses-vous de vous inscrire avant que l'année soit trop avancée.

Arthur Gagnon, Sec. Très. Monument National, Montréal.

— Il y a 200,000 employés du service civil aux Etats-Unis.

— Hambourg a les plus belles cales sèches du monde. Elles ont coûté \$80,000 000

— La Sahara n'est pas un vaste désert inhabité, comme on pourrait le supposer. On compte en effet, dans le seul Sud algérien, 9,000,000 de moutons, 2,000,000 de chèvres, 260,000 chameaux. Les oasis du Sud algérien fournissent 1,500,000 charges de chameaux de dattes.

— Une intéressante nouvelle arrive de Russie. Par ordre du Czar le calendrier grégorien va être adopté en Russie. On sait que l'année russe avait un écart de 13 à 14 jours avec celle communément adoptée par toutes les nations civilisées du globe.

— D'après le dernier recensement de Cuba pris par les Américains, sur 1,572,797 personnes dans l'île, il y en a 1,108,709 qui sont enregistrées comme non mariées ; 246,351 comme mariées ; et 131,787 vivant maintenant sans avoir reçu la sanction religieuse ni civile. Nos missionnaires ont là un beau champ de travail.

UNE LETTRE DE RONALDO

FALL RIVER, 28 avril 1900.

MM. A. Toussaint & Cie.,
Québec.

Messieurs, — Comme je suis retenu ici pour un concours avec M. Louis Cyr, le champion canadien et que j'ai besoin d'un bon fortifiant pour les nerfs, je vous serais obligé pour l'envoi de 6 bouteilles de Vin des Carmes, ainsi que 6 bouteilles de Vin de Dom Bosco et autant de votre Vin de table, et je compte que cela me fera grand bien en vue du prochain concours pour le championnat du monde.

Respectueusement à vcus,

OTTO RONALDO,

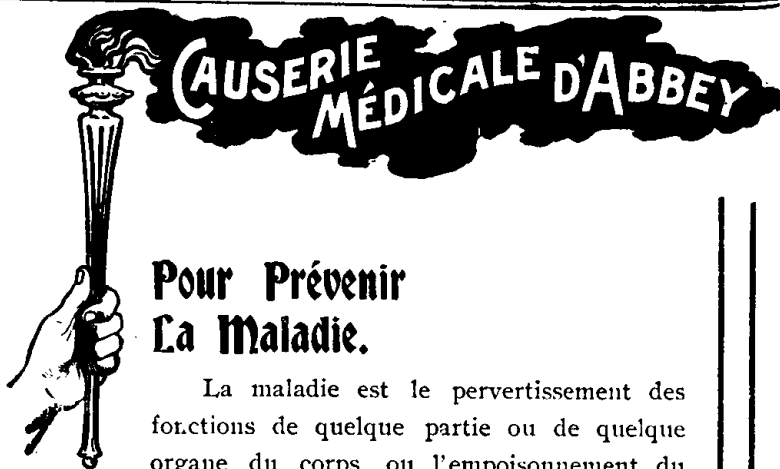
Champion d'Allemagne
St. James Hôtel, Fall River.

N.-B. — Cette commande reçue des Etats-Unis, en dépit des droits de douane qui sont très élevés, prouve une faveur des vins de Québec. De fait, MM. A. Toussaint & Cie ont lieu de se féliciter du succès de leur fabrication de l'an dernier. Ils ont des clarets et des sauternes qui ne redoutent la compétition d'aucun autre vin de même genre. Leur nouvelle installation, munie de grandes caves et d'appareils améliorés, leur permet de fabriquer et de conserver les vins dans les meilleures conditions. Le public est invité à visiter l'établissement, où l'on pourra se rendre compte par soi-même de la valeur exceptionnelle des vins de table de la maison, ainsi que du Vin Saint-Nazaire. Prix modérés, \$1.80 la douzaine pour claret, \$2.50 pour sauterne.

Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Pour Prévenir
La Maladie.

La maladie est le pervertissement des fonctions de quelque partie ou de quelque organe du corps, ou l'empoisonnement du système par l'introduction dans le sang de quelque poison ou de quelque germe de maladie venant du dehors. Quand toutes les fonctions sont convenablement remplies aucun poison ne peut pénétrer dans le système et aucun genre de désordre ne peut se produire.

En maintenant le fonctionnement normal de l'estomac, du foie et des intestins, et en éliminant du sang toutes les matières vénéneuses, Abbey's Effervescent Salt assure une alimentation parfaitement saine à toutes les parties du corps et empêche ainsi le développement de n'importe quelle espèce de maladie. Conséquemment nous affirmons en toute certitude qu'une cuillerée à thé d'Abbey's Effervescent Salt prise chaque matin dans un verre d'eau assurera une santé parfaite et préviendra la maladie.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

NOTRE NOUVEAU

Stock de CHAUSSURES et SOULIERS du Printemps

EST MAINTENANT AU COMPLET.

Nous avons actuellement en mains, les plus jolies marchandises venant des meilleurs fabricants américains et Canadiens. Leur STYLE, leur CONFORT et leur DURÉE sont insurpassables. Nos prix seront toujours trouvés très raisonnables. Comme nous faisons nos affaires au comptant, nous sommes en position de vendre au plus bas prix

RONAYNE BROS, 2027 rue Notre-Dame
SQUARE CHABOILLEZ



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

CHOSSES ET AUTRES

—Un pont de 500 pieds, le plus haut du monde, sera bientôt construit sur l'embranchement du chemin de fer de Pennsylvanie qui se rend à Buffalo.

—La récolte des bananes ayant complètement manqué, il existe une grande détresse parmi la population pauvre d'une partie de la Jamaïque. Plusieurs indigènes sont morts de faim.

—Actuellement aux Indes il y a 4,810,000 personnes employées à porter secours aux victimes de la famine. La détresse augmente tous les jours et les aliments même les plus grossiers deviennent hors de prix.

—500 femmes et filles sont employées dans les usines métallurgiques de Pittsburgh, Pa., travaillant pour \$4 et \$5 par semaine. Elle remplacent des hommes qui avaient un salaire de \$14 à \$16 par semaine.

UNE MINE D'OR

Pour les jeunes filles faibles et femmes pâles, énervées et sans vie, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin, sont un riche trésor pour elles. Essayez-les avant toutes autres.

LA PRESEANCE

La toux, le rhume, la coqueluche, la bronchite s'effacent devant le Baume Rhumal.

IL EST INCOMPARABLE DANS SES EFFETS

Le "VIN MORIN CRÉSO PHATES" agit admirablement bien dans les cas les plus rebelles de Bronchite, Toux, Rhume Coqueluche, Asthme et Grippe.

Demandez-le à votre marchand de remèdes, se méfier des contrefaçons.

—Le fleuve le plus rapide du monde est le Sautly, dans l'Inde. Sur un parcours de 180 milles, il a une pente de 12,000 pieds.

CE QU'IL EN COÛTE

Ce qu'il en coûte pour éviter une bronchite ou une fluxion de poitrine; un peu de Baume Rhumal à 25 cents la bouteille.

GUERRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

Before. After. **Wood's Phosphodine,**
The Great English Remedy.
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1. six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.
The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

MADAME F. PELLETIER DE QUEBEC

Guérie de Chlorose, Débilité et Douleurs générales

PAR L'ACTION BIENFAISANTE DES

"PILULES CARDINALES" DU Dr Ed. MORIN

Le témoignage de Madame F. Pelletier, de Québec, que nous rapportons ici, est une nouvelle preuve irréfutable de la très grande efficacité des "PILULES CARDINALES" du Dr. Ed. MORIN, pour toutes les maladies particulières à la femme.

Lisons ce que raconte Madame Pelletier: J'éprouvai longtemps de vives douleurs qui se généralisaient, me faisant souffrir sans trêve ni repos.

A mes maux, parfois déjà intolérables, se venaient joindre la chlorose et la débilité générale.

Le médecin que je consultai d'abord, homme intelligent et éclairé, me fit suivre un excellent traitement, qui n'eut cependant pas les effets désirés.

Je pris à la suite plusieurs remèdes patentés, sans plus de résultat. Finalement, je me fis apporter une boîte de "PILULES

CARDINALES" du Dr Ed. MORIN, c'est là qu'était pour moi la planche de salut, le secret de ma guérison. Dans l'emploi de ce produit admirable, je me conformai strictement aux ordonnances et directions des circulaires.—Dans les premiers jours je n'éprouvai aucun soulagement digne de mention.—Ce ne fut qu'après quelque temps d'usage que je m'aperçus d'un mieux radical: au fur et à mesure que je prenais de ces magnifiques "PILULES," je sentais mes maux disparaître, mon esprit s'égayait, mes forces revenir.

J'étais guérie!

Mille et mille fois merci...reconnaissance éternelle au GRAND GUÉRISSEUR des femmes et jeunes filles pâles et faibles, les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Madame F. PELLETIER.

Se vendent partout à 50c. la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Si votre pharmacien ne les a pas, nous vous les enverrons franco sur réception du montant. Adressez au Dr. Ed. MORIN & CIE. 48 rue St-Pierre, Québec.

Mme LEONARD LAFONTAINE

Guérie de Palpitations du Cœur et de Faiblesse Nerveuse par

LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Rien ne dérange et ne détraque le système nerveux comme le "beau-mal". Si vous souffrez de douleurs et de faiblesse que vous avez supportées pendant longtemps, elles appauvriront votre sang, briseront vos nerfs et feront de vous une pauvre impotente, névrosée et abattue.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, prises à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas, en guérissant ce DÉRANGEMENT dont vous pouvez souffrir, faciliteront et régulariseront les époques douloureuses et irrégulières. Elles guériront votre mal de dos et aussi les douleurs que vous ressentiez dans les côtés et le bas-ventre. Elles guériront les étourdissements et les chaleurs à la figure, ainsi que les étourdissements dans l'âge critique. C'est le remède par excellence pour les femmes nerveuses et leur effet est permanent.

Voici ce que dit Mme Lafontaine :

"Après m'être fait soigner par plusieurs médecins sans résultat, je me suis décidée à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'avais souvent mal à la tête. J'avais des pesanteurs dans le bas-ventre et le moindre trouble me causait beaucoup d'anxiété. J'étais toujours chagrine et prête à pleurer. Cet état de choses était causé chez moi par les douleurs que j'en aurais depuis longtemps. Dès les premières boîtes que je pris, mes nerfs se cal-



Mme L. LAFONTAINE.

mèrent. Mon appétit devint meilleur et je pris des forces à vue d'œil. Aujourd'hui, après quelques mois de traitement, je suis parfaitement rétablie. Je puis faire tout mon ouvrage seule. Je suis forte et je dors bien la nuit. J'ai aussi pris les Tablettes Purgatives pour me guérir de la constipation.

Mme L. LAFONTAINE,

Ferme Neuve, Comté Ottawa, P. Q.

Les femmes souffrantes sont exposées à beaucoup de troubles qui deviennent chroniques et bien difficiles à guérir, s'ils sont négligés.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, prises en temps, préviendront ces maux et ramèneront la santé à ces femmes malades.

Les médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine répondront avec plaisir à toute lettre qui leur sera adressée et donneront aux dames qui désireraient les consulter, une foule de bons conseils qui, nous en sommes certains, leur seront d'un grand secours. Ils sont à leurs bureaux, au No 274 rue St-Denis, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. Ces consultations sont absolument gratuites.

Les vraies Pilules Rouges se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception de 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Du Choix des Aliments

dépend la bonté et le développement normal des enfants. Tous les aliments qui conviennent aux adultes ne sont pas assimilables pour les jeunes enfants. Il n'y a, en réalité, qu'un aliment sûr, éprouvé, offrant aux mères de familles toutes les garanties désirables au point de vue alimentaire, c'est

La Peptonine

Un aliment complet, agréable, délicieux, pur, parfaitement stérilisé, qui favorise la croissance et facilite la dentition.

En vente dans toutes les bonnes Pharmacies et Epiceries.

25 cents la Grande Boîte.



Gros: F. COURSOL, 382 Avenue de l'Hotel-de-Ville, Montréal.

Lettre de RONALDO

MESSIEURS,

Je fais usage de votre VIN DES CARMES depuis mon arrivée à Québec. Je m'étais mis à la recherche d'un bon restaurateur dès mon arrivée dans votre ville, comme je le fais dans toutes les villes des Etats-Unis et d'Europe, où je fais de l'entraînement. On me conseilla d'essayer votre VIN DES CARMES, et je suis heureux de dire que c'est un tonique du sang, un fortifiant et un stimulant pour tout le système en général qu'on ne saurait trop louer. Je puis ajouter que je compte sur votre vin pour l'empporter sur Rousseau mercredi prochain. Respectueusement à vous,

OTTO RONALDO, Champion d'Allemagne.

Québec, 11 avril 1900.

P. S.—Veuillez m'envoyer une demi-douzaine de VIN DES CARMES et encore quelques bouteilles de ce VIN DE DOM BOSCO, qui fait si bien sauter le bouchon.

(Ce dernier vin est acheté pour la maison A. TOUSSAINT & CIE, par les Salésiens de Dom BOSCO, à Turin, Italie.)



Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 756, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

TEL. BELL EST 846'

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

Ventes extraordinaires

POURQUOI ?

Parce que le public commence à reconnaître que le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux Etats-Unis ou dans le Canada.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

En vente partout.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

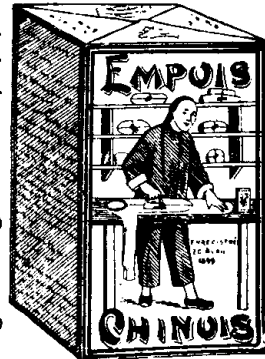
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co., 361 Broadway, New York. Branch Office, 895 F St., Washington, D. C.

LA QUINZAINE MUSICALE, 56 année. Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Exigez cette vignette sur chaque paquet.



✱ AVEC ✱
l'Empois
✱ Chinois ✱

Une Fillette de quize ans peut Repasser et

GLACER

comme le plus habile des Chinois. Il s'emploi aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

ESSAYEZ-LE

Manufacture seulement par le MOULIN OCEAN, 1004 Rue St-Andre, Montreal.

1874

SIMPLE ET PRATIQUE



Le Père.—Le jour où je vous donnerai ma fille Adèle en mariage, je déposerai cent mille dollars chez mon banquier à votre crédit.

Le Fiancé.—Merci, cher beau-père, mais ne pourriez-vous me donner les cent mille dollars et déposer Adèle chez votre banquier, ça m'arrangerait mieux ?

FUMEZ LE
FAMEUX
CIGARE

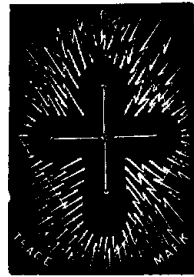
...La...

Champagne

Préféré des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10cts.



La Croix Electrique
Diamant (Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaque d'épilepsie, danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instruction sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix électrique, ORNEE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN, Richfield, Utah.

THE DIAMOND ELECTRIC CROSS CO., 309 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gas. Une lumière parfaitement blanche, régulière, saine, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène ou l'huile de charbon. L'économie de l'éclairage sauve le prix des ampes en trois mois.



A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 5) centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.





N'as-tu pas d'ambition, ma fille.—Page 17, col. 3

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

—Mais, sans doute, répondit Jocelyn, les ladies et les gentlemen auront leurs portraits peints à ma meilleure manière.

—Ce que nous voulons, voyez-vous, continua M. Cadgers, c'est quelque chose de bon marché, de voyant, avec des couleurs garanties solides, qui résistent à l'air et au soleil. Nous les ferons porter par un enfant dans la ville où nous voulons aller, un jour avant notre arrivée, et nous les exposerons aux devantures des boutiques. Ce sera la meilleure annonce qui soit à notre portée. Je ne pense pas que nous soyons en désaccord pour le prix, et vous pourrez vivre avec nous tant que les portraits dureront.

—C'est convenu, dit le peintre, et l'enfant ?

—Ne vous inquiétez pas de lui. Nancy en aura soin. Nancy, c'est la femme qui l'a porté dans le chariot il n'y a qu'un instant.

Jocelyn Gilbert dormit donc cette nuit-là sous la voûte empourprée du ciel avec plus de calme qu'il n'avait jamais dormi dans la fétide atmosphère de Purvis Court. Son sommeil fut tranquille, car il avait au moins l'espérance de son pain du lendemain et de plusieurs autres jours, et le sombre fantôme du désespoir s'évanouit à la lueur de cette espérance nouvelle.

Au lever du soleil du lendemain, la troupe de M. Cadgers quitta la bruyère de Putney. Les femmes prirent place sur le chariot qui était chargé de l'attirail du cirque, des costumes, et de tous les objets appartenant à la troupe. M. Cadgers conduisit l'attelage. Les autres hommes cheminèrent à pied sur la grande route poussiéreuse, à quelques mètres en avant du chariot. Ils se dirigèrent de l'autre côté de l'eau, dans le Middlesex, longèrent les faubourgs de Londres, et prirent la route des districts, au centre de l'Angleterre.

Les piétons étaient Jocelyn Gilbert, M. William Stoke, le Tourbillon du Désert, dont le vrai nom était Samuel Bolter, et Herr Von Volterchoker, qui refusait de dire son nom patronymique, et qu'on soupçonnait généralement de n'avoir pas de nom du tout, excepté celui que la fantaisie du moment le poussait à choisir pour le sien.

C'était un homme âgé avec une figure sombre et renfrognée, de grands yeux noirs et des cheveux grisonnants, et il était difficile de s'imaginer que ce personnage pût jamais rire lui-même ou faire rire les autres. Il ne ressemblait pas du tout à ses camarades qui étaient gais et communicatifs, car il lui arrivait rarement d'ouvrir la bouche en dehors des affaires communes de la vie. Il avait l'air d'un homme qui, au seuil même de la vie, s'était chargé du lourd fardeau de quelque terrible secret, et n'avait jamais pu le secouer ou oublier la responsabilité qu'il avait assumée.

Jocelyn, M. Stokes et Samuel Bolter marchaient de front au milieu de la poussière causant gaiement le long de la route. Le clown, qui venait derrière, fumait continuellement et était muet comme la tombe.

—Est-il habile ? demanda Jocelyn à un de ses compagnons après avoir jeté un regard en arrière sur le piéton solitaire.

—Extraordinairement habile, répondit M. Bolter. Il fait tous les tours de son métier, avaler du feu et des sautes, lancer des poignards dans un cercle sur un poteau et puis bien autre chose encore. Mais il n'est pas fort pour les parades, et il me fait toujours frissonner quand je le vois essayer de faire rire le public.

Jocelyn Gilbert s'arrêta dans l'une des villes qu'ils traversèrent et acheta des couleurs et des toiles avec quelque argent emprunté dans ce but à M. Cadgers.

A deux heures de l'après-midi ils firent halte dans

une prairie communale sur la lisière d'un bois ; les chevaux furent dételés à l'ombre des arbres et les voyageurs s'assirent pour prendre leur modeste repas composé de pain et de viande que M. Cadgers distribua très libéralement à sa troupe et d'une assez grande quantité de bière apportée dans une grande jare en terre de la dernière taverne qu'ils avaient rencontrée.

Les chevaux devaient se reposer pendant quelques heures, et après un frugal repas Jocelyn prit ses pinces et sa palette, broya ses couleurs, prépara sa toile et disposa tout pour se mettre à l'œuvre.

—Je commencerai par votre portrait, Herr Volterchoker, dit-il, si vous n'y voyez pas d'empêchement.

Le jeune homme agissait ainsi parce qu'il avait été attiré par une espèce de fascination vers le clown allencieux.

Les autres hommes étaient de bons diables, communs et peu intéressants. Mais il régnait autour du clown un air de mystère qui intéressa Jocelyn Gilbert en dépit de lui-même.

Le clown ne s'opposa pas à ce que son portrait fût fait avant celui de ses camarades. Il alla changer de vêtements et dix minutes après il reparut dans le costume grotesque de son métier.

Ce costume très-ample flottait autour du corps et des poignets et laissant voir jusqu'au coude ses bras nus, maigres et musculeux.

Jocelyn Gilbert regarda avec surprise ces longs bras nus.

Ils étaient couverts depuis le poignet jusqu'au coude de figures étranges tatouées à l'indigo et au vermillon, de figures que le temps ne pourrait effacer.

Le peintre commença sa tâche et travailla jusqu'au coucher du soleil. En ce moment le portrait de Herr von Volterchoker était fini. L'artiste l'avait peint sans soin mais avec cette touche artistique qui a la force et la vigueur du génie.

Les hommes et les femmes se réunirent en groupe pour regarder le portrait de leur compagnon. Chacun d'eux eut une demi-douzaine de remarques à faire, des remarques dictées par la surprise, l'approbation, le ravissement.

Mais le clown ne dit rien. Il demeura à l'écart, les bras croisés et regardant avec tristesse le peintre et le groupe bruyant autour de lui.

Jocelyn Gilbert lui adressa alors la parole.

—Le jugez-vous ressemblant ? dit-il, en montrant le portrait du doigt.

—Assez, répondit le clown regardant la toile humide par-dessus l'épaule de Jocelyn, il me semble qu'il l'est assez. Ce n'est pas la première fois qu'on fait mon portrait, mais j'espère que ce sera la dernière. Je ne suis pas assez beau pour que les gens désirent m'avoir sous leurs yeux quand je serai mort.

Jocelyn Gilbert remarqua que cet homme parla d'un ton bourru et que son accent et sa manière de s'exprimer étaient bien supérieurs au langage et à la prononciation vulgaires de ses compagnons.

La lune était déjà levée quand on attela les chevaux et que le chariot recommença sa course vagabonde.

Cette fois Jocelyn laissa seuls M. Stokes et M. Bolter et se tint à côté du clown.

Herr Von Volterchoker le regarda d'un air soupçonneux.

—Il vaudrait mieux rester auprès de vos amis, dit-il tranquillement, ils sont plus gais que moi et je ne tiens pas beaucoup à la compagnie.

—Je ne vous ennuierais pas longtemps, répondit Jocelyn ; je vais aller les rejoindre aussitôt que vous aurez répondu à une question que je désire vous faire.

—Parlez donc, murmura le clown sans écarter de ses lèvres le tuyau de sa pipe et dépêchez-vous.

—Depuis combien de temps avez-vous les marques que j'ai vues sur vos bras ?

—Trente ans.

—Est-ce vous qui les fîtes ?

—Non, pas toutes. Quelques-unes furent faites par un marin à bord d'un navire, à des milliers de milles d'ici. Les autres, c'est moi qui les fis.

—Voulez-vous m'accorder une grande faveur ?

—Cela dépend de ce que vous demanderez. Si la

aveur en question ne m'occasionne pas trop de dérangement je ne suppose pas que je vous la refuserai.

—L'enfant qui voyage dans le chariot derrière nous est mon fils unique et m'est plus cher que tout au monde. Il y a quelqu'un qui voudrait me l'enlever et toute la nuit dernière j'ai été tourmenté par la crainte que pareille chose n'arrive. Si on me l'enlevait maintenant qu'il est tout jeune il pourrait changer en grandissant et il serait bien possible qu'après bien des années de recherches nous nous rencontrions sans nous reconnaître. Outre cela, un jour peut venir, je ne dis pas qu'il viendra, où l'enfant sera l'héritier d'une grande fortune. Si cela arrivait jamais il faudrait prouver son identité. Je désire que vous fassiez sur lui une marque qui ne s'effacera jamais quand même il changerait au point d'être méconnaissable aux yeux de son père. Voulez-vous faire cela pour moi ?

—Volontiers, répondit aussitôt Herr Wolterchoker. Il ne m'arrive pas souvent de rendre service, mais je ne me refuse pas à celui-ci.

Le lendemain matin de bonne heure, pendant que la majeure partie de la troupe dormait encore à l'endroit choisi vers minuit pour le bivac, Jocelyn Gilbert passa la tête sous la toile du chariot et appela son enfant.

Les enfants étaient éveillés depuis quelque temps, et Georgey se rendit à l'appel de son père.

Le petit garçon était très heureux avec ses nouveaux amis.

—Cela vaut mieux que d'être avec maman, dit-il ; on ne me bat plus maintenant.

Herr Von Wolterchoker était sur pied et tout prêt à tenir sa promesse.

Les deux hommes s'assirent sur l'herbe, côte à côte, en arrière du chariot. Ils étaient ainsi complètement séparés du reste de la troupe.

Jocelyn Gilbert prit l'enfant sur ses genoux, et mit à nu le joli petit bras, en remontant jusqu'à l'épaule la manche du vêtement râpé de son fils.

—Ce que nous allons faire te piquera un peu, Georgey, dit-il, mais tu tâcheras de supporter la douleur ; tu seras un brave petit homme, pour faire plaisir à papa.

—Oui, papa, répondit l'enfant avec résolution en levant sur son père ses yeux violets.

—Quelles marques voulez-vous que je tatoue sur son bras ? demanda le clown.

—Une couronne de comte et les initiales : G. J.

IV.—APRÈS LES HEURES DE BUREAU DANS LA MAISON DUNBAR, DUNBAR ET BALDERBY.

La maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby, banquiers des Indes orientales, était une des plus riches de la cité de Londres. Elle était même si riche qu'il serait inutile d'essayer de fixer le chiffre de sa fortune. On disait que c'était quelque chose de fabuleux. Les bureaux étaient situés dans une rue étroite et sombre, sur laquelle débouchait King-William-Street, et n'offraient rien de merveilleux au regard ; mais les caves au-dessous des bureaux, bureaux fantastique qui s'étendaient jusqu'à l'église Saint-Botholph et qui n'étaient séparés que par des cloisons des caveaux où reposaient les morts, ces caves passaient aux yeux du public pour être pleines de boucauts de souverains, de barres de métal empilées comme des bûches, et de coffres forts à secrets introuvables qui regorgeaient de billets de banque, d'actions de chemin de fer, sur l'Etat, de bijoux de famille et de cent autres bagatelles du même genre, dont une seule eût fait la fortune d'un pauvre homme.

La maison Dunbar avait été fondée presque aussitôt que les Anglais eurent commencé à devenir puissants dans l'Inde. Elle était une des plus anciennes de la Cité, et les noms de Dunbar, Dunbar peints sur la porte et gravés sur de brillantes plaques de cuivre encadrées dans les portes en acajou n'avaient jamais été effacés ou changés, quoique le temps et la mort n'eussent pas épargné les propriétaires de ce nom.

Les derniers chefs de cette maison avaient été deux frères, Hughes et Percival Dunbar ; et Percival, le

plus jeune des deux, était mort récemment dans sa quatre-vingtième année, laissant son fils unique, Henri Dunbar, seul héritier de son énorme fortune.

Cette fortune consistait en un splendide domaine dans le comté de Warwick, en un second domaine non moins splendide que le premier dans Yorkshire, en une maison de maître dans Portland Place, et dans les trois quarts de la banque. Le plus jeune associé, M. Balderby, n'avait jamais eu plus d'un quart dans les affaires. Les trois autres quarts avaient été divisés entre les deux frères, et à la mort de Hughes ils étaient devenus la propriété exclusive de Percival.

Par une soirée du 15 août 1850, dans la même année et le même mois où Jocelyn Gilbert parcourait à pied les grandes routes poudreuses en compagnie de la troupe équestre de M. Cadgers, trois hommes étaient assis ensemble dans l'un des bureaux, sur le derrière de la maison de banque dans Saint-Botholph-Lane.

Ces trois hommes étaient M. Balderby, un caissier, homme de confiance nommé Clément Austin, et un vieux commis âgé de soixante-cinq ans environ, qui avait été depuis son enfance le fidèle serviteur de la banque.

Ce commis avait nom Sampson Wilmot.

Il était vieux, mais il paraissait bien plus vieux qu'il ne l'était réellement. Ses cheveux étaient blancs et descendaient en longues mèches très grêles sur le collet de son paletot râpé couleur vert bouteille. Il portait un paletot d'hiver, quoiqu'on fût au milieu de l'été et qu'il fit une chaleur insupportable. Sa figure était desséchée et ridée, ses yeux bien ternes et obscurcis. Il était faible et ses mains étaient continuellement agitées par un tremblement nerveux. Deux fois déjà il avait eu une attaque de paralysie, et il savait que lorsque la troisième arriverait, elle lui serait fatale.

Il n'avait cependant pas grand peur de la mort, car sa vie avait été sans plaisir et s'était écoulée au milieu d'un travail continu et monotone que n'avaient allégé ni les joies d'un intérieur, ni les distractions de la société. Ce n'était pas un mauvais homme, car il était honnête, consciencieux, industriel et persévérant. Il habitait un pauvre logement dans une étroite allée, près de la banque, et il assistait deux fois par dimanche aux offices de l'église de Saint-Botholph.

A sa mort, il espérait être enterré sous les dalles de cette église et se trouver à proximité de l'or dans les caves de la banque.

Les trois hommes s'étaient réunis dans ce bureau particulier, après les heures de travail, pour s'y entretenir, malgré la chaleur de la soirée d'août, d'un événement assez important ; la réception de Henri Dunbar, le nouveau chef de la maison.

Cet Henri Dunbar était absent de l'Angleterre depuis trente-cinq ans, et aucun des employés actuels de la banque, à l'exception de Sampson Wilmot, ne l'avait jamais connu.

Il était parti pour Calcutta trente-cinq ans auparavant, et depuis lors il y avait toujours été employé dans la succursale de la banque, d'abord comme commis, et puis comme chef et directeur. Il avait été envoyé dans l'Inde à la suite d'une grande faute commise dans sa jeunesse.

Il avait fait un faux. Il avait, ou plutôt un employé, son complice, lui avait contrefait la signature d'un jeune homme de grande famille, officier comme Henri Dunbar et dans le même régiment, et il avait livré à la circulation de faux billets dont le total s'élevait à trois mille livres sterling.

Ces billets furent repris et remboursés par les chefs de la maison. Percival Dunbar paya volontiers trois mille livres pour que son fils ne fût pas déshonoré. Ce qui aurait été un crime chez un homme plus pauvre, fut envisagé comme une erreur seulement chez l'élégant cornette de dragons qui avait perdu de l'argent sur le turf, et avait mieux aimé devenir faussaire que de ne pas payer une dette de jeu.

Son complice, l'homme qui avait à cette époque fabriqué les fausses signatures, était le frère cadet de Sampson Wilmot, auquel on avait donné quelques mois auparavant un emploi de facteur dans la banque. Ce frère était un garçon de dix-neuf ans, encore presque

un enfant, insouciant et susceptible de subir facilement l'influence de l'élégant soldat qui avait besoin de ses services.

L'agent qui escompta les billets découvrit facilement qu'ils étaient faux, mais il comprit que l'argent ne serait pas perdu.

Lord Adolphus Vanlormé était le client de la maison Dunbar et Dunbar ; les escompteurs surent que sa signature était fautive, mais ils surent aussi que la signature du tireur, Henri Dunbar, était vraie.

MM. Dunbar et Dunbar ne se souciaient pas de voir l'héritier de leur maison au banc des accusés.

Il n'y eut donc pas de saisie, pas de scandale, pas de poursuite. Les billets furent soldés, mais le brillant jeune officier se vit contraint de vendre sa commission et de recommencer une nouvelle carrière en qualité de dernier commis dans la maison de banque de Calcutta.

Ce fut une terrible mortification pour l'orgueilleux jeune homme.

Les trois hommes, réunis dans la paisible chambre sur le derrière de la banque par cette brûlante soirée d'août, causaient entre eux de cette vieille histoire.

—Je n'ai jamais vu Henri Dunbar, dit M. Balderby ; car, ainsi que vous le savez, Wilmot, je n'entraî dans la maison que dix ans après son départ pour l'Inde ; mais j'ai entendu faire allusion à cette histoire parmi les commis à l'époque où j'étais commis moi-même.

—Je ne suppose pas, monsieur, que vous l'avez entendu raconter telle qu'elle se passa, répondit Sampson Wilmot, tenant dans ses mains tremblantes une vieille tabatière en corne et un mouchoir en coton rouge ; et je ne crois pas que personne, excepté moi, sache la vérité. Je m'en souviens aussi bien que si cela était arrivé hier, mieux même que de bien des choses qui se sont réellement passées hier.

—Contez-nous donc le fait, Sampson, dit M. Balderby ; puisque Henri Dunbar est attendu ici dans quelques jours, il vaut autant que nous sachions ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. Nous pourrions savoir ainsi quelle espèce d'homme est notre nouveau chef.

—Oh ! certainement, monsieur, certainement, reprit le vieux commis. Il y a trente-cinq ans, oui, trente-cinq ans ce mois-ci, que tout cela eut lieu. M. Henri Dunbar était alors un très-beau jeune homme, très-beau, très-aristocratique, un peu hautain dans ses manières envers les étrangers, mais affable et ayant son franc parler avec ceux qui lui plaisaient. Il était très-extravagant dans toutes ses actions, généreux et prodigue de son argent, mais emporté et volentaire. Il n'est pas très-étonnant qu'il fût ainsi, car il était fils unique ; il n'avait ni frère, ni sœur pour l'arrêter dans ses écarts ; et son oncle Hughes, qui approchait alors de la cinquantaine, ne devant pas se marier, Henri se considérait comme l'héritier d'une immense fortune.

—Et il commença sa carrière par semer tout l'argent qu'il put avoir, n'est-ce pas ? dit M. Balderby.

—Oui, monsieur ; son père était très-libéral envers lui ; mais, quelque argent qu'il lui donnât, M. Percival Dunbar ne pouvait empêcher son fils d'avoir des dettes de jeu et de perdre de fortes sommes sur le turf. Le régiment de M. Henri était en garnison près de Londres, et le jeune homme venait très-souvent dans les bureaux, quelquefois même deux ou trois fois par semaine, et je pense que chaque fois qu'il venait c'était pour chercher de l'argent ou en demander. Ce fut en faisant ces visites qu'il rencontra mon frère, qui était un beau garçon, oui, aussi beau et aussi distingué que le jeune cornette lui-même, car le pauvre Joseph (c'est le nom de mon frère, monsieur) avait reçu une éducation qui n'était pas en rapport avec sa position. Il était le favori de ma mère et de quinze ans plus jeune que moi. M. Henri remarqua Joseph et causait avec lui d'habitude en attendant de voir son oncle ou son père. Enfin, il demanda un jour à mon frère si cela lui plairait de quitter la banque et d'aller vivre avec lui comme domestique de confiance. —Je ne vous traiterai pas comme un domestique, Joseph, dit-il ; vous serez mon compagnon et vous irez partout avec moi. Vous trouverez ma caserne

beaucoup plus agréable que cette vieille banque pou-
dreuse ; c'est moi qui vous le dis." Joseph accepta
cette offre malgré toutes les remontrances de ma
pauvre mère et les miennes. Il s'en alla vivre avec la
cornette au mois de janvier de l'année où les faux
billets furent présentés à notre caisse.

—Et à quelle époque furent-ils présentés ces billets ?

—Pas avant le mois d'août suivant, monsieur. Il
ne réunit que trois mille livres. Il fut donc trouver
Joseph dans une situation d'esprit déplorable, lui dé-
clara qu'il parviendrait à arracher à son père la somme
qu'il lui fallait dans un mois environ, et que s'il pou-
vait, pour le quart d'heure, inventer quelque chose qui
lui permit de conserver son crédit et de payer les pa-
rieurs ennuyés de la Cité qui le tourmentaient, il ar-
rangerait tout par la suite. Ensuite, il avoua peu à
peu qu'il avait de besoin du secours de mon frère, très-
habile à imiter l'écriture de n'importe qui, pour contre-
faire la signature de lord Vanlorne. Je reprendrai
mes billets avant l'échéance, Joseph, dit-il ; ce n'est
qu'un petit expédient pour faire face aux exigences du
moment. " Hélas ! messieurs, le pauvre enfant impru-
dent aimait beaucoup son maître, et il consentit à
faire le mal.

—Pensez-vous que ce fût la première fois que votre
frère eût fait un faux ?

—Je le pense, monsieur Balderby. Souvenez-vous
qu'il était tout jeune et que très-probablement il trou-
vait charmant de venir en aide à son jeune et géné-
reux maître. Je l'avais vu plusieurs fois imiter la si-
gnature de la maison et d'autres signature sur une
demi-feuille de papier à lettre, tout simplement pour
plaisanter. Je ne crois pas que mon frère Joseph eût
fait une action déshonnête avant de fabriquer ces bil-
lets. Il n'avait pas eu besoin de s'adonner au mal, car
il était à peine âgé de dix-huit ans.

—Bien jeune ! bien jeune ! murmura M. Balderby
d'un ton de compassion.

—Oui, monsieur, trop jeune pour voir son existence
ruinée ! Ce faux pas, cette mauvaise action, fut sa
ruine ; car, bien qu'il ne fût pas poursuivi, il perdit
sa réputation et n'occupa jamais plus une place hono-
rable. Il alla de mal en pis, et, trois ans après que M.
Henri se fut embarqué pour l'Inde, mon frère Joseph
Wilmot se vit traduit en cour d'assises sous l'inculpa-
tion d'avoir fabriqué de faux billets de la banque
d'Angleterre, et condamné à la transportation à vie.

—Ah ! s'écria M. Balderby, c'est une triste his-
toire, très-triste histoire. J'avais oui dire quelque
chose de ce genre, mais je ne savais pas toute la vé-
rité. Votre frère est mort, je suppose ?

—J'ai tout lieu de le croire, monsieur, répondit le
vieux commis essuyant avec son mouchoir de coton
rouge les larmes qui remplissaient ses yeux. Pendant
les quelques premières années de sa peine, il nous
écrivit de temps en temps en se plaignant amèrement
de son sort ; mais depuis vingt-cinq ans, je n'ai pas
eu de ses nouvelles. Je ne puis douter de sa mort.
Pauvre Joseph ! pauvre garçon ! pauvre garçon ! la
douleur tua ma mère. M. Henri Dunbar fut bien cou-
pable le jour où il entraîna cet enfant au mal, et plus
d'un malheur fut engendré par sa faute. Peut-être
aura-t-il à en rendre compte quelque jour, que ce soit
tôt ou tard. Je suis un vieillard et j'ai l'expérience
du monde où j'ai vécu. Cette expérience m'a démontré
que le châtement manque rarement de frapper ceux
qui font le mal.

M. Balderby haussa les épaules.

—Je doute de la force de votre philosophie dans ce
cas, mon bon Sampson, dit-il ; M. Dunbar a joui long-
temps de l'immunité de sa faute, et je ne vois pas la
probabilité d'une expiation tardive.

—Ni moi non plus, monsieur, répondit le vieux
commis, ni moi non plus. Mais j'ai vu le châtement
arriver très tard, alors que le coupable avait presque
oublié sa faute. Les mauvais arbres portent du mau-
vais fruits, monsieur Balderby, l'écriture le dit, et
croyez-en ma parole, les mauvaises actions ont de
funestes conséquences.

—Mais revenons à l'histoire des faux billets, dit
M. Austin, le caissier, en consultant sa montre pen-
dant qu'il parlait.

Les divagations du vieux commis commençaient
évidemment à l'impatienter.

—J'y reviens, monsieur, j'y reviens, répondit Samp-
son Wilmot. L'un des billets fut donc présenté à notre
caisse, et le caissier ne trouva pas à sa guise la signa-
ture de lord. Il porta le billet à l'inspecteur, et
l'inspecteur lui dit : " Payez le billet, mais ne le por-
tez pas au débit de Sa Seigneurie." Environ une
heure après, l'inspecteur présenta le billet à M. Per-
cival Dunbar, et, dès qu'il eut fixé les yeux dessus, il
vit que la signature de lord Vanlorne était contre-
faite. Il m'envoya chercher, et, lorsque j'entraï chez
lui, il était blanc comme un linge, le pauvre gentle-
man. Il me tendit le billet sans mot dire, et, quand
je l'eus regardé, il dit : " Votre frère est au fond de
toute cette affaire, Sampson. On fera honneur à
cette signature, dussé-je sacrifier pour cela la moitié
de ma fortune. Dieu sait combien d'autres billets
sont en circulation. Il y a certains faux billets qui
valent autant que les bons, et les juifs qui les ont es-
comptés le savaient. Si mon fils vient à la banque ce
matin, envoyez-le-moi."

—Et le jeune homme vint-il ?

—Oui, monsieur Balderby ; moins d'une demi-
heure après que j'eus quitté le cabinet de M. Per-
cival Dunbar, M. Henri arriva tout fringant et
entra dans la maison avec autant de vacarme que si
elle eût été à lui.

—Voulez-vous monter dans le cabinet de votre
père, monsieur, lui dis-je. Il tient beaucoup à vous
voir."

Le cornette allongea les lèvres, et sa figure devint
affreusement pâle en entendant cela, mais il fit sem-
blant de ne pas s'en préoccuper et me suivit dans le
cabinet de M. Percival Dunbar.

—Il n'est pas nécessaire que vous vous retiriez,
Sampson, me dit M. Hughes qui était assis en face
de son frère au bureau. Vous pouvez tout aussi bien
entendre ce que j'ai à dire. Je veux que quelqu'un
sur qui je puisse compter soit au courant de toute
cette affaire, et je pense que nous pouvons compter
sur vous !

—Oui, monsieur, répondis-je, vous pouvez avoir
confiance en moi.

—Que signifie tout cela ? demanda M. Henri Dun-
bar, feignant l'innocence et la surprise bien inutile-
ment, car ses lèvres tremblaient si fort que cela faisait
mal de le regarder. Qu'y a-t-il ? ajouta-t-il.

M. Hughes Dunbar lui tendit le faux billet.

—Voilà ce qu'il y a ! répliqua-t-il.

Le jeune homme balbutia, en essayant de nier qu'il
connût le billet qu'on lui mettait sous les yeux, mais
son oncle lui coupa la parole.

—N'ajoutez pas le parjure au crime que vous avez
déjà commis, dit-il. Combien y a-t-il de ces billets en
circulation ?

—Combien ? répéta M. Henri d'une voix mal assu-
rée.

—Oui, reprit son oncle, combien... Pour quelle
somme ?

—Trente mille livres, répondit le cornette en bais-
sant la tête. J'avais l'intention de les reprendre
avant l'échéance, mon oncle Hughes, dit-il ; oui, c'est
mon intention, j'ai gagné un monceau d'or aux courses
d'été de Liverpool, et j'ai pris mes précautions pour
avoir ces billets. Je ne songeais pas qu'ils pourraient
être présentés, non, je n'en avais pas l'idée.

—Henri Dunbar, dit M. Hughes d'un ton très so-
lennel, neuf hommes sur dix qui font ce que vous avez
fait pensent comme vous avez pensé ; ils croient pou-
voir se soustraire aux conséquences de leurs actes. Ils
agissent sous la pression du moment. Ils n'ont pas
l'intention de mal faire, ils ne songent pas à voler six
pence à qui que ce soit. Mais ce premier pas fatal est
le point de départ sur la grande route qui mène aux
galères, et ce qui peut arriver de plus fâcheux à un
homme, c'est de réussir dans son premier crime. Heu-
reusement pour vous, vous avez été promptement dé-
couvert. Pourquoi avez-vous commis cette mauvaise
action ?

Le jeune homme balbutia quelques excuses sans suite
sur ses pertes du turf et sur les dettes d'honneur qu'il
était forcé de payer. Alors M. Hughes lui demanda si

la signature avait été contrefaite par lui ou par un autre.
Le cornette hésita un moment, et avoua ensuite à son
oncle le nom de son complice. Je regardai cet aveu
comme lâche et cruel. Il avait tenté mon frère, et le
moins qu'il devait faire, c'était de ne pas faire retomber
la faute sur lui.

On envoya l'un des garçons de la banque à la re-
cherche du jeune Joseph. Une heure après, mon frère
arriva à la maison, et il fut amené tout droit dans le
cabinet où nous l'attendions en silence.

Il était aussi pâle que son maître, mais il ne trem-
blait pas. En somme, il avait l'air plus déterminé que
M. Henri.

M. Hughes Dunbar lui reprocha ce qu'il avait fait.

—Niez-vous, Joseph Wilmot ? lui demanda-t-il.

—Non, répondit mon frère en regardant le cornette
avec mépris ; puisque mon maître m'a trahi, je ne
nierai rien. Mais j'espère bien que nous réglerons
nos comptes quelque jour, lui et moi.

—Je ne vais pas poursuivre mon neveu, reprit M.
Hughes, c'est vous dire que vous ne serez pas pour-
suivi non plus. Mais je crois que vous avez été un
mauvais conseiller pour ce jeune homme, et je vous
avertis que vous n'aurez de moi aucun certificat. Je
respecte votre frère Sampson, et je le garderai à mon
service malgré ce que vous avez fait, mais j'espère ne
plus revoir votre figure. Allez ! vous êtes libre ; pre-
nez garde cependant à l'usage que vous ferez à l'ave-
nir des signatures d'autrui, car la prochaine fois vous
pourriez ne pas vous en tirer aussi bien.

Joseph prit son chapeau et se dirigea lentement
vers la porte.

—Messieurs, messieurs ! m'écriai-je, ayez pitié d
lui, songez qu'il est presque enfant encore et que ce
qu'il a fait lui a été dicté par son dévouement pour
son maître."

M. Hughes secoua la tête.

—Je n'ai pas de pitié, répondit-il sévèrement ; sans
lui son maître n'aurait jamais fait un faux."

Joseph ne souffla mot à ces dures paroles, mais
quand sa main se posa sur le bouton de la porte, il se
retourna et regarda Henri Dunbar.

—N'avez-vous rien à dire pour ma défense, mon-
sieur ? dit-il tranquillement ; je vous ai été très-atta-
ché, monsieur, et je ne veux pas avoir sur vous de
mauvaises pensées au moment de notre séparation.
N'avez-vous pas un mot à prononcer en ma fa-
veur ?

M. Henri garda le silence. Il était assis la tête pen-
chée sur sa poitrine et il semblait ne pas oser lever les
yeux sur la figure de son oncle.

—Non ! répondit M. Hughes avec autant de sévérité
qu'un moment avant : il n'a rien à dire pour vous ;
allez, et songez que vous l'échapperez belle."

Joseph se tourna vers le banquier avec une vive
rougeur sur la figure et les yeux flamboyants.

—Qu'il songe qu'il l'échappera belle, dit-il en mon-
trant du doigt M. Henri Dunbar ; qu'il songe qu'il
l'échappera belle si à notre première rencontre il n'a
rien à payer."

Il était parti avant que quelqu'un lui eût répondu.
Alors M. Dunbar se tourna vers son neveu.

—Quand à vous, dit-il, vous avez été un enfant
gâté de la fortune, et vous n'avez pas su apprécier les
bonnes choses que la Providence vous a données.
Vous avez commencé au sommet de l'arbre, et il vous
a plu de redescendre à terre. Il vous faudra recom-
mencer à monter en partant cette fois du bas de l'é-
chelle. Vous prendrez votre commission et vous par-
tirez pour l'Inde sur le premier navire qui mettra à la
voile à Southampton. Nous sommes au 23 du mois
d'août, et je vois dans la *Gazette maritime* que l'*Ori-
noko* est en partance au 10 septembre. Vous n'aurez
de cette façon qu'un peu plus d'une quinzaine pour faire
vos préparatifs."

Le jeune cornette tressaillit comme s'il eût reçu une
fusillade.

—Vendre ma commission ! s'écria-t-il ; aller dans
l'Inde ! Vous n'avez pas cette intention, mon oncle
Hughes, pour sûr, vous n'avez certainement pas cette
intention. Mon père, vous ne me contraindrez pas à
cela."

Percival Dunbar n'avait pas une seule fois levé le

yeux sur son fils depuis que le jeune homme était entré dans le cabinet. Il était demeuré assis, le coude appuyé sur le bras du fauteuil et la figure cachée dans sa main. Il n'avait pas dit une parole.

Il ne parla pas non plus en ce moment, malgré l'appel de son fils.

— « Votre père ma donné plein pouvoir cette affaire, dit M. Hughes Dunbar ; je ne me marierai jamais, Henri, et vous êtes mon seul neveu et mon héritier reconnu. Mais je ne laisserai jamais ma fortune à un homme déshonnéte ou déshonoré, et c'est à vous de prouver que vous êtes digne de mon héritage. Vous recommencerez la vie à nouveau. Vous avez joué l'homme à la mode et vos compagnons aristocratiques vous ont conduit à ce résultat. Il faut tourner le dos au passé, Henri. Je vous reconnais le droit de choisir par vous-même entre ces deux alternatives : vendre votre commission, aller dans l'Inde et entrer dans la succursale de notre banque à Calcutta en qualité de commis, ou refuser en renonçant à la fortune de votre père et à la mienne. »

Le jeune homme garda le silence pendant quelques minutes, puis il dit avec mauvaise humeur :

— « J'irai ; je trouve qu'on me traite cruellement, mais j'irai. »

— « Et il y fut ? demande M. Balderby. »

— « Oui, monsieur, répondit le commis qui avait montré beaucoup d'émotion en racontant cette histoire du temps passé. Il y fut, monsieur... il vendit sa commission et quitta l'Angleterre avec *l'Orinoko*. Mais il ne fit ses adieux à personne, et je crois qu'au fond du cœur il n'a jamais pardonné à son père ou à son oncle. Il fit son chemin comme vous savez, monsieur, dans la banque de Calcutta, et parvint lentement à être le directeur de la succursale indienne. Il se maria en 1831, et il n'a qu'un enfant, une fille, qui a été élevée en Angleterre depuis son enfance par son grand-père, M. Percival. »

— « Oui, dit M. Balderby, j'ai vu miss Laure Dunbar à la maison de campagne de son grand-père. C'est une très belle jeune fille, et Percival Dunbar l'idolâtrait. Mais pour revenir à notre affaire, mon bon Sampson, je crois que vous êtes la seule personne de la maison qui ait jamais vu notre chef actuel, Henri Dunbar. »

— « Je suis, en effet, le seul à le connaître, monsieur. »

— « Voilà qui va bien. Il doit arriver à Southampton dans moins de huit jours, et il faut que quelqu'un y soit pour le recevoir. Après trente-cinq ans d'absence il sera complètement étranger en Angleterre, et aura besoin d'un homme d'affaires pour le débarrasser de tous les tracassés et s'occuper de lui. Ces Anglo-Indiens sont généralement indolents, vous savez, et les fatigues du voyage n'auront fait qu'augmenter sa mollesse. Puisque vous le connaissez, Sampson, vous qui êtes un excellent homme d'affaires et aussi actif qu'un jeune homme, je serais charmé que vous fussiez à sa rencontre. Y voyez-vous quelque empêchement ? »

— « Aucun, monsieur, répondit le commis ; je n'aime pas beaucoup M. Henri Dunbar, car je le regarde toujours comme la cause de la ruine de mon pauvre Joseph, mais je suis prêt à faire vos volontés, monsieur Balderby. Ceci est une affaire, et je suis toujours disposé à faire n'importe quoi en matière d'affaires. Je ne suis qu'une espèce de machine, monsieur... une machine presque tout à fait usée maintenant... mais tant que je tiendrai bon, employez-moi comme vous l'entendrez, monsieur. Je suis prêt à faire mon devoir. »

— « Je suis sûr de cela, Sampson. »

— « Quand dois-je partir pour Southampton, monsieur ? »

— « Mais je pense que vous ferez bien de partir demain, Sampson. Vous quitterez Londres par le train de l'après-midi qui part à quatre heures. Vous terminerez votre besogne ici dans la matinée et vous arriverez à destination entre sept et huit heures. Je laisse tout à votre disposition. Miss Laure Dunbar viendra en ville pour voir son père à Portland-Place. Il tarde beaucoup à la pauvre enfant de revoir celui qu'elle n'a plus contemplé depuis l'époque où elle avait deux ans à peine. C'est chose étrange que l'effet de ces longues séparations. Laure Dunbar pourrait passer dans la rue à côté de son père sans reconnaître,

et pourtant son affection pour lui n'a pas changé durant ces longues années. »

M. Balderby donna au vieux commis un portefeuille contenant six billets de banque de cinq livres.

— « Vous aurez besoin de beaucoup d'argent, dit-il, quoique assurément M. Dunbar en soit pourvu. Vous lui direz que tout sera prêt pour sa réception ici. Je suis réellement très-curieux de voir le nouveau chef de la maison. Je me demande quelle physionomie il a maintenant. A propos, c'est chose singulière qu'il n'existe pas, je crois, de portraits de Henri Dunbar. On fit son portrait quand il était jeune homme, et on l'exposa à l'Académie royale ; mais le père ne fut pas content de la ressemblance et le renvoya à l'artiste, qui promit de le retoucher. Malheureusement cet artiste, dont le nom m'échappe, retarda de jour en jour l'exécution de sa promesse, et au bout d'un an se rendit d'Angleterre en Italie, en emportant avec lui le portrait du jeune homme parmi un grand nombre d'autres toiles sans cadre. Cet artiste ne revint jamais d'Italie, et Percival Dunbar ne peut savoir où il habitait ni s'il était mort ou vivant. J'ai souvent entendu dire que le vieillard regrettait de n'avoir aucune image de son fils. »

Notre chef était beau, je suppose, dans sa jeunesse ?

— « Oui, monsieur, répondit Sampson Wilmot, il était très-beau, grand, le teint clair et les yeux bleus brillants. »

— « Vous avez vu miss Dunbar, ressemble-t-elle à son père ? »

— « Non, monsieur. Ses traits sont tout différents, et leur expression est plus aimable que celle des siens. »

— « Ah ! Eh bien, Sampson, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Vous comprenez ce que vous avez à faire. »

— « Oui, monsieur, parfaitement. »

— « Très-bien alors. Bonsoir. A propos, vous descendrez dans l'un des meilleurs hôtels de Southampton, au *Dauphin*, par exemple, et vous y attendrez l'arrivée de *l'Électre*. C'est sur *l'Électre* que M. Dunbar a pris passage. Encore une fois, bonsoir. »

Le vieux commis salua et sortit.

— « Eh bien ! Austin, dit M. Balderby se tournant vers le caissier, nous pouvons nous préparer à voir bientôt notre nouveau chef. Il doit savoir que nous n'ignorons pas complètement l'histoire de ses peccadilles de jeunesse, et il ne pourra guère, je m'imagine, se donner de grands airs auprès de nous. »

— « Je ne suis pas trop sûr de cela, monsieur Balderby répliqua le caissier ; si j'ai quelque connaissance de la nature humaine, Henri Dunbar nous détestera à cause de son crime à lui, en voyant que nous sommes au courant du secret, et sera plus d'autant désagréable et dédaigneux dans ses rapports avec nous. Il nous traitera du haut de sa grandeur, soyez-en sûr. »

V.—LE PÈRE DE MARGUERITE

La ville de Wandsworth n'est pas un endroit bien gai. Il règne un air de calme austérité dans ses vieilles rues, quoique d'élégantes voitures les traversent parfois en se rendant à Wimbledon ou au parc de Richemond.

Les toits en pente, les pignons, les cheminées bizarres, l'encadrement irrégulier de fenêtres appartenant à un âge disparu, le voyageur qui arrive en étranger dans cette petite ville pourrait se croire à cent lieues de la bruyante cité de Londres, quoiqu'il soit à peine en dehors du brouillard fumeux de la grande métropole, et qu'il puisse presque entendre les clameurs des milliers de vœux qui y résonnent.

Il y a des ruelles et des sentiers qui mènent de cette modeste grande rue de la petite ville sur le bord de la rivière, et dans l'une de ces ruelles passablement misérables et occupées seulement par de pauvres gens, Marguerite Wentworth, couturière et tailleurse en robes, vivait avec son père.

Elle n'avait plus sa mère, et elle gardait à peine le souvenir de la femme qui était morte il y avait dix-

sept ans, laissant une fille unique âgée de douze mois à la charge de James Wentworth.

Mais James Wentworth, qui était un vaurien et un réprouvé dont les moyens d'existence étaient un secret pour ses voisins, avait beaucoup négligé cette enfant. Il l'avait négligée, quoique à mesure qu'elle grandissait d'année en année elle ressemblât de plus en plus à sa mère, et qu'à l'âge de dix-huit ans elle fût devenue une belle femme, avec des cheveux et des yeux bruns.

Et pourtant, James Wentworth aimait son enfant à sa manière. Parfois, il restait à la maison des semaines entières en proie à une sombre mélancolie, sous l'influence de laquelle il passait des heures à réfléchir au coin du modeste foyer de sa fille.

D'autres fois il disparaissait, tantôt pour quelques jours seulement, et tantôt pour des semaines et des mois consécutivement, et, pendant son absence, Marguerite endurait l'angoisse de l'attente.

Quelquefois, il rapportait de l'argent, et quelquefois aussi il vivait sur le maigre salaire de Marguerite.

Mais, quelle que fût la manière dont il la traitait, il était toujours fier d'elle et ne cessait pas de l'aimer. Et Marguerite, suivant l'habitude des femmes en général, l'aimait avec dévouement et le croyait le plus noble et le plus brillant des hommes.

Le travail n'était pas une peine pour elle, et elle ne se plaignait pas de se piquer les doigts jusqu'à l'os ; ce qui la faisait souffrir, c'était de voir que son père, qui pour elle réunissait toutes les conditions nécessaires à une haute position, était un réprouvé et un pauvre.

Elle le lui disait parfois avec regret et tendresse en s'asseyant à côté de lui et en passant autour de son cou ses bras potelés et caressants, et il arrivait souvent que l'homme fort pleurait à chaudes larmes sur son existence perdue et sur la ruine qui l'avait accablé dans sa jeunesse.

— « Tu as raison, Margot, disait-il parfois ; tu as raison, ma fille. J'aurais dû être quelque chose de mieux. J'aurais dû, et j'aurais pu peut-être, sans un homme, sans un vil scélérat dont la trahison ruina ma réputation et me laissa seul au monde pour lutter contre la société. Tu ne sais pas ce que c'est, Margot, que d'avoir à soutenir une lutte pareille. Un homme qui a commencé la vie avec un nom honnête et un bel avenir devant lui se trouve jeté, par une seule erreur, au milieu d'un monde sans pitié qui lui reproche sa disgrâce. Sans nom, sans ami, sans réputation, il faut qu'il recommence de nouveau la vie, ayant contre lui le mépris de tous les hommes. Il est le paria de la société. Les figures qui lui souriaient jadis avec bonté se détournent de lui avec un froncement de sourcils. Les voix qui faisaient son éloge s'élèvent contre lui. Chassé de tous les endroits où il était autrefois bien accueilli, le malheureux se cache parmi des étrangers et tente de détruire son odieuse identité en prenant un faux nom. Il réussit peut-être pendant quelque temps et obtient la confiance. Nature réellement honnête, il se conduit bien, mais il ne peut se soustraire longtemps à son terrible passé. Non ! Au moment où il est le plus sûr du nouveau nom qu'il s'est fait et du respect qu'il a conquis, quelque ancienne connaissance, parfois un ami du passé, mais maintenant un ennemi, se rencontre sur son chemin. »

Il est reconnu et une voix cruelle le trahit. Toutes les espérances qu'il avait caressées s'envolent en un moment. Toutes les bonnes actions qu'il a faites sont autant d'actes d'hypocrisie. Parce qu'il a péché une fois, il ne peut plus bien faire. Tel est l'argument du monde.

— « Mais ce n'est pas là ce qu'enseigne l'Évangile, murmura Marguerite ; rappelez-vous, père, quel est celui qui a dit à la femme : « Allez, et ne péchez plus ! » »

(A suivre)

MAN GHITE

PAR MME MARTHE BERTIN

Man Ghite ne dit pas tous ses secrets !... Etant de celles qui savent tout obtenir, qui sait si, en cette occasion, elle ne gagnera pas plus d'une gageure ?

XI

De nouveau les dieux Lares sont en déplacement ! Juillet commence et, sur sommation de Guerche, qui possède un petit chalet dans l'île de Ré, Guillaume et Piogé sont partis ensemble, suivis d'un bagage considérable de fusils, canardières, cartouches, et de vêtements et bottes plus ou moins imperméables, pour la chasse au gibier d'eau, très amusante, paraît-il, dans ces parages marécageux.

D'ordinaire, ces absences de Guillaume laissent tante Paule plus que résignée mais, cette fois, elle a eu une sorte de regret à le voir partir. Guillaume s'attendrait-il donc, lui aussi ?...

Non sans doute ou, du moins, pas sensiblement ; mais, si imperceptible qu'elle soit, il y a une nuance et, sans savoir au juste à quoi attribuer ce changement, tante Paule le met au compte de Mme Audran.

Que Guillaume ait conquis, comme il prétendait le souhaiter, les bonnes grâces de la vieille dame, c'est très évident ! Certes elle ne recherche pas sa société autant que tante Paule le voudrait dans l'intérêt de son whist, mais elle ne le fuit plus systématiquement, comme jadis. Deux ou trois fois, Guillaume, privé de la compagnie de Piogé, a fait une apparition aux petites réunions du dimanche, et ses deux invités sont, depuis, en excellents termes, quoique sur le pied d'une petite guerre constante sur quelques points ! Et encore, tante Paule est-elle forcée de rendre à son neveu cette justice qu'il est toujours en cas de légitime défense.

Ils ont sur toute espèce de sujets des discussions que tante Paule ne comprend pas toujours, et qui l'endormiraient peut-être, si elles n'étaient aussi vives et, quoique Guillaume combatte vaillamment, il n'a jamais le dernier mot et finit, bon gré mal gré, par baisser pavillon devant les arguments d'un adversaire dont tous les coups portent terriblement juste.

Dans l'opinion de tante Paule, Mme Audran abuse même un peu des privilèges que lui donnent ses cheveux blancs ; au cours de ces discussions, elle ne ménage pas au vaincu des vérités quelquefois assez dures, et la franchise sévère de ces attaques effarouche souvent l'âme inquiète et timorée de la vieille fille. Pourtant à chaque rencontre, tante Paule est bientôt rassurée ! Quoi que dise et prétende la vieille dame, Guillaume courbe le front, bénit la main qui le frappe, et se montre à la fin plus reconnaissant qu'offensé de la leçon.

C'est que, dite par Man Ghite, comme Man Ghite sait la dire, la plus grosse vérité prend un air amical et bon enfant qui ne saurait offenser personne.

— Touché ! dit un jour Guillaume en riant, je suis convaincu, sinon converti !

Le semeur est patient !... Man Ghite s'est mise à rire aussi, et a parlé d'autre chose.

Avait-elle lieu d'ailleurs de se décourager ? Sans doute Guillaume traitait un peu légèrement ces grandes questions qu'ils agitaient ensemble mais, du moins, il ne refusait de les discuter ; sans doute il ne suivait jamais les bons avis qu'elle lui donnait à l'occasion, mais il ne les en reconnaissait pas moins excellents et il la remerciait de les lui donner ; s'il lisait... (la bibliothèque était maintenant dans un ordre parfait, s'il lisait, c'était, le plus souvent, faute de mieux, aux

heures d'ennui et de solitude forcée ; mais enfin il lisait et prétendait même comprendre, tout comme un autre, les passages les plus ardens.

Et c'était vrai, puisque leurs plus graves discussions venaient généralement à la suite de ses lectures que, par représailles, Mme Audran était tenue de faire aussi après lui. Sans doute, encore, il préférait de beaucoup le baccarat n'importe où, au whist des *Five o'clock* chez tante Paule, mais il n'en est pas moins vrai qu'en revenant de ces expéditions généralement malheureuses et toujours fatigantes, qu'il entreprenait dans l'espoir (souvent déçu) de "s'amuser un peu" quelques-uns des conseils de sa vieille amie lui revenaient en mémoire avec plus de force, certaines réflexions s'imposaient à lui, à la suite desquelles il confiait bonnement à son oreiller "qu'il menait une vie stupide et qu'ils étaient tous des imbéciles."

"Tous" s'appliquait naturellement à lui et à la bande joyeuse de camarades.

Tante Paule, que ne pouviez-vous recueillir cet aveu !

C'est alors que, tout en riant des petites fêtes du dimanche, il était le premier à se réjouir de ces visites de la vieille voisine qui rompaient si agréablement la monotonie de son tête-à-tête avec tante Paule. Au beau temps, ces visites étaient devenues plus fréquentes, le soir surtout, et c'est ainsi que la petite guerre continuait entre eux, plus sérieuse au fond qu'elle n'en avait l'air, Guillaume, tout endurci qu'il se montrait, ayant adjuré un soir l'apôtre de ne pas renoncer à la conversion de son gentil !...

L'apôtre n'a renoncé à rien, sans se dissimuler, toutefois, que ce séjour au chalet de Guerche était une ornière au milieu de la nouvelle voie ! Mais, ne pouvant tenir le voyageur en lisière pour l'empêcher d'y tomber, force lui est d'attendre qu'il en soit sorti, pour constater le dommage causé.

Comme toujours les projets de Guillaume sont assez vagues ; et quittant Guerche il remontera la côte, en se promenant et, de temps à autre, plantera sa tente pour deux ou trois jours, là où son étoile s'arrêtera. "En dernier lieu et au premier jour d'août, si s-s munitions, a-t-il dit, le menent jusque-là, il sera à Paris et y prendra au passage son pupille, qu'il ramènera triomphalement aux Fougerets pour les grandes vacances, que le pauvre petit a si bien gagnées cette année ! a encore dit le tuteur."

Les hasards de son étoile sont constants... Ce n'est jamais dans un lieu désert que se dresse la tente du pèlerin ; le voisinage des casinos l'attire invinciblement. Le voyage des côtes n'est pas très long, mais ces étapes sont si onéreuses que, pour le même prix, Guillaume ferait le tour du monde s'il en avait envie. Il n'y tient pas, d'ailleurs, et se contente de semer ses munitions dans un rayon moins vaste et de rentrer au nid quand elles sont épuisées ! La chance joue donc toujours un grand rôle dans ses pérégrinations ; cette année elle semble s'annoncer moins cruelle, Guillaume se fait un devoir d'en avertir Pierre qui, de loin, le suit avec cette inquiétude nouvelle, éveillée en lui par Mme Audran, et qui l'a prié de le tenir au courant de ses faits et gestes.

Au début, ce furent de hauts faits ! les lettres de Guillaume ruisselaient d'or ; puis ce fut un peu moins brillant, mais il se maintenait encore dans une honnête aisance.

— Mes projets tiennent, écrivit-il un jour au collègue, rendez-vous le 1er août à Paris, je ne rentrerai pas avant cette époque.

C'était bon signe, aussi Pierre éprouva-t-il un cer-

tain choc à la vue d'une dépêche de son tuteur, qu'on lui remit un beau matin, longtemps avant la date fixée. Elle était courte mais claire :

— Rincé ! Je rentre."

Pierre soupira.

— Toujours le même : grommela-t-il ; cela marchait trop bien... Il aura voulu encore risquer "un coup magnifique !"

Et, cachant la dépêche dans les profondeurs de sa poche :

— Il est joli, ton coup ! reprit-il l'air furieux, tu peux t'en vanter.

Un malheur n'arrive jamais seul ! Le même jour, quelqu'un ayant fait demander Pierre au parloir, il y fut en deux bonds, croyant se trouver en face de Guillaume, et préparait déjà une mercuriale, lorsqu'à la porte il s'arrêta net... devant Me Auger.

Depuis que Pierre avait été "interné", comme il disait, c'était la première fois que le notaire, venait le voir ; aussi, en le reconnaissant, reçut-il un second choc, et commença-t-il à avoir peur.

Me Auger ne le fit pas languir ; abrégeant les politesses et les explications sur sa présence à Paris, où l'amenaient les affaires :

— Peux-tu me donner l'adresse de Guillaume ? dit-il en prenant la chaise que lui offrait Pierre.

Machinalement, Pierre mit la main à sa poche, en quête de la dépêche mais il se ravisa tout à coup et, peu soucieux d'en montrer la teneur :

— Non, dit-il seulement, et pour une bonne raison, c'est qu'il est en route ; j'ai eu de ses nouvelles ce matin, il rentre.

— Il rentre ! répéta le notaire, déjà ? Je croyais...

Me Auger allait poser une question mais, réflexion faite, il s'abstint et, se frottant le menton :

— J'aime autant cela, reprit-il ; il arrangera l'affaire à sa guise.

— Quelle affaire ? demanda Pierre sans façon ; car il n'y avait guère de secrets entre le tuteur et son pupille.

— Une affaire de tous les diables !... répliqua Me Auger, dont l'irritation soudaine n'annonçait rien de bon... et qui devait arriver un jour ou l'autre ; je l'ai souvent prédit ! mais Guillaume ne veut jamais rien entendre... Ah ! voilà une propriété bien gérée, une fortune bien administrée ! S'il croit qu'il pourra aller longtemps de ce train-là !... Ce régisseur, qui a la haute main sur tout, est exécré de tous les gens des Fougerets ; ils le tiennent pour un coquin, un brutal, un voleur... que sais-je ? Et ils ne le lui ont pas envoyé dire, ils le lui ont dit de très près, entre deux coups de poing et pas mal de coups de trique ! Pugilat... rassemblement... le garde champêtre... Un scandale, enfin !

— Quand cela ?... Où cela ?... demanda vivement Pierre, qui n'avait jamais trouvé le notaire si intéressant, et à qui, il faut tout dire, cette bonne histoire de bataille faisait oublier tout le reste.

— A la Hardelière, la ferme la plus importante des Fougerets, répondit le notaire, toujours enflammé ; depuis longtemps le régisseur et le fermier étaient en guerre sourde, la querrelle a éclaté hier, et la présence de Guillaume n'est pas de trop, j'aime mieux cela qu'une procuration ! Que cela l'amuse ou non, il faudra bien, maintenant, qu'il règle la question ! Le bail du fermier expire cette semaine et c'est justement le sujet de la querrelle, leurs comptes sont embrouillés. Si le régisseur n'est pas renvoyé, le fermier ne renouvellera pas son bail... Tu vois d'ici Guillaume avec sa ferme sur les bras, ou sans régisseur. Je suis curieux de savoir comment il va sortir de là !

— Il n'a qu'à chercher un autre régisseur, dit Pierre un peu abattu maintenant.

— Il fera pas mal ! riposta sèchement le notaire, s'il y pense... entre deux parties de plaisir !...

Mais, se rappelant à qui il parlait, Me Auger s'interrompit et, changeant de ton :

— Tu es bien sûr qu'il rentre ? demanda-t-il brusquement.

— Parfaitement sûr, répondit Pierre avec l'assurance que lui donnaient les termes si précis du télégramme, vous-même, quand rentrez-vous ?

— Demain soir.

— Eh bien, il sera aux Fougerets avant vous ; vous l'y trouverez sûrement après-demain pour une conférence.

Cette perspective n'avait rien de particulièrement agréable pour le notaire, Pierre le savait bien ; aussi, malgré la gravité des circonstances, retrouvant un reste de son ancienne malice vis-à-vis du notaire :

— C'est toujours vous le messager des grandes catastrophes, reprit-il en souriant et... j'aime mieux que ce soit vous que moi !

Le notaire haussa l'épaule avec la résignation d'un homme qui subit son sort, ne pouvant le choisir, mais le sort, cette fois, leur ménageait une surprise ; ce devait être Pierre le porteur de la mauvaise nouvelle !

En effet, le pauvre notaire n'avait pas tourné les talons, que l'élève Rouvray était rappelé au parloir.

Troisième choc !... C'était Guillaume, cette fois, la sacoche vide en bandoulière, le teint jauni, les yeux sombres, avec tous les dehors, enfin, de la plus exécrable humeur !

Pierre avait autre chose à faire que de lui demander des détails sur le fameux coup qui avait été le coup de grâce, la grande nouvelle passait avant tout, il ne pouvait la garder pour lui !

— Monseigneur Auger sort d'ici, dit-il, il est venu me demander si j'avais ton adresse.

L'exorde était habile ; le notaire ayant été, de tout temps, l'oiseau de mauvais augure, Guillaume se sentit menacé... Les yeux plus sombres, le teint plus jaune (la sacoche ne pouvait être plus vide) :

— Allons, dit-il, qu'y a-t-il encore ?

Et Pierre eût préféré que le notaire fût là !

Un moment, pourtant, Guillaume se dérida à l'idée de la correction infligée au régisseur :

— Pas possible ! s'écria-t-il.

Mais il n'y avait pas dans ce cri la moindre horreur et, avec le même entrain que Pierre mettait à lui raconter la scène, il se la fit répéter, le questionnant, l'interrompant par des exclamations fréquentes :

— Eh bien ! dit-il à la fin, cela me console, il aura eu son compte, au moins avant de partir !

Pierre s'était contenté de dire l'aventure, sans y ajouter, naturellement, un seul des tristes commentaires de Me Auger, mais sur ce dernier mot, qui renfermait tous les ennuis prédits par le sage notaire, il redevint très grave.

— Alors, dit-il, tu vas le renvoyer ?

— Guillaume se leva, sans répondre d'abord ; sa mauvaise humeur revenait :

— Ah ! ils peuvent se flatter tous de me rendre la vie dure ! fit-il avec amertume.

Pierre le regarda ; cette accusation le surprenait un peu, il n'aurait pas cru que l'existence telle que la prenait Guillaume pût être si pénible !

— Il faut bien que je le renvoie... puisqu'il y a eu scandale !... reprit enfin Guillaume, en imitant le ton de Me Auger... et que j'en cherche un autre, un peu moins voleur, si c'est possible, mais je n'y compte guère.

Il y eut un silence plein de tristes sous-entendus, Guillaume était retombé sur sa chaise :

— Tu dis que je verrai le notaire après-demain, fit-il bientôt ; ce sera une séance amusante ! Enfin ! c'est déjà beaucoup de tenir tout cela de toi, cela m'a évité toutes ses jérémiades.

— Oh ! répondit Pierre, sans avoir envie de rire, ce qui est différé n'est pas perdu !

Sur ce proverbe, peu consolant dans la circonstance, ils se séparèrent, Guillaume de plus en plus morose à l'idée de la réception qui l'attendait au Fougerets et Pierre très tourmenté et se répétant malgré lui, après Me Auger, que les choses allaient de mal en pis tous les jours, et que cela finirait par quelque cataclysme.

XII

Le soleil est brûlant ; c'est son droit pendant la canicule, mais il abuse aujourd'hui de ce droit, il faut un certain courage pour l'affronter en plein midi.

Mme Audran à ce courage ! Aussitôt après son déjeuner, elle s'est mise en route pour les Fougerets, où l'attend avec confiance la pauvre tante Paule, très souffrante en ce moment, et qui ne croit son salut possible que si Mme Audran veut bien s'en mêler.

Pour certaines natures, ennemies de la routine, les émotions violentes sont un régal ; il ne leur déplaît pas de perdre pied, de temps à autre, dans les grands remous de l'existence, quitte à recevoir quelques horions dans la bagarre ; mais tante Paule n'a rien de commun avec ces natures-là ! La vie n'a de charmes pour elle qu'à la condition d'être paisible et monotone, et il lui est excessivement désagréable du sortir de son assiette, pour la raison qu'elle a beaucoup de peine, ensuite, à s'y remettre.

C'est pourtant ce qui vient de lui arriver ; elle a été si bouleversée par ce fameux scandale dont on parlera longtemps en Feury et les environs, qu'elle en serait morte, dit-elle, sans les soins et les exhortations de sa voisine. Il y a tout lieu cependant, d'espérer qu'elle en reviendra quoique, dans son désir de se faire dorloter plus longtemps, elle ne se montre pas encore très rassurée sur ce point...

Le thermomètre montait toujours, mais la vieille dame qui ne regardait pas à quelques degrés, marchait courageusement à l'abri de sa grande ombrelle ; peut-être même ne s'apercevait-elle pas qu'il fit si chaud, tant elle était absorbée dans ses réflexions.

Savait on enfin où trouver M. Favergé ?... Reviendrait-il !... Qu'allait-il faire ?...

Rien n'est plus harcelant que ces questions sans réponse, ces suppositions sans issue ; Mme Audran était déjà devant les Fougerets qu'elle répétait encore en elle-même :

Reviendra-t-il ?... Que va-t-il faire ?...

Arrivée là, cependant, elle trouva la réponse à ces deux premières questions. On l'avait trouvé ! Il était revenu !

La preuve c'est que la porte de son cabinet de travail était grande ouverte pour y laisser entrer un peu d'air et de jour et que, dans la demi-obscurité de la pièce, lui-même était visible, penché sur un gros registre, qui dégageait à lui seul plus d'ennui que tous les volumes réunis de la bibliothèque dont il avait tant médité.

Certes, il s'ennuyait ! C'était la première fois que le cabinet de travail méritait son nom ! Guillaume comptait, vérifiait, calculait, avec fureur, avec désespoir, dans un chaos de chiffres menteurs, qu'il cherchait vainement à convaincre de mensonge, dans un écheveau embrouillé à dessein, et dont il ne pouvait trouver le premier fil !

Rageusement il poussait sa plume dans le fond borbore de l'encrier quand, tournant la tête, il aperçut tout à coup Mme Audran, arrêtée devant sa porte.

Elle allait disparaître, mais il l'appela bien vite, criant au secours d'un ton si piteux qu'il eût fallu être de granit pour résister à cet appel ; elle s'arrêta.

— Par charité, dit-il venant à elle dans le vestibule, entrez un instant ; tante Paule fait sa sieste, vous la verrez plus tard ; entrez, et il s'effaçait pour la faire passer ; venez me plaindre un peu... Jamais, depuis Job, tant de de tuiles à la fois ne se sont abatues sur une malheureuse tête !

Mme Audran était restée un moment indécise sur le seuil, tenant conseil en elle-même...

— Que ferait-il ?

Cette dernière question n'avait pas encore de réponse ; pour l'avoir, sans doute, la vieille dame entra.

Elle prit le siège qu'il lui offrait, tout près de la table, et attendit un moment la confidence de ses chagrins ; mais, en se retrouvant en face du gros registre, il était tombé dans morne silence. Alors prenant, les devants :

— On vous a rappelé ici plus tôt que vous ne l'auriez voulu, dit-elle, riant un peu de son air navré ; c'est là, je présume, votre plus grosse tuile ?

Toujours morne, il secoua la tête :

— Non, dit-il, je rentrais...

Elle eut un geste de surprise et, comme le notaire :

— Déjà ? s'écria-t-elle ; vous reveniez... de votre plein gré ?

Cette fois il ne put s'empêcher de sourire, malgré son ennui.

— Pas tout à fait... dit-il ; du moins... je...

Mais il s'arrêta net, positivement intimidé sous la fixité sévère des lunettes noires braquées sur lui pendant qu'il parlait.

C'était pourtant sans y penser que la vieille dame le regardait si longuement. Cette demi-réponse de Guillaume lui ayant donné à réfléchir... elle réfléchissait ! Ses idées firent même tant de chemin en quelques secondes qu'elle comprit tout à coup et, détournant les yeux :

— Vous faisiez des comptes ? reprit-elle pour parler d'autre chose, c'est très vertueux !

— Pas toujours, répliqua-t-il ; il n'entre guère de vertu, je vous assure, dans les additions de mon régisseur, j'essaie de le démasquer...

Mais vous n'y arrivez pas, dit Mme Audran ; j'ai vu cela de la porte !

Et, avec un mouvement de tête :

— Cela, du reste, ne m'étonne pas, reprit-elle, cet homme-là doit être bien plus fort que vous en arithmétique !

— Je le crois ! dit Guillaume, moitié riant, moitié soupirant ; aussi, je suis bien tenté d'y renoncer, quoi qu'en dise mon notaire.

— Ah ! fit Mme Audran, vous avez vu votre notaire ?

— Oh ! oui... deux heures durant ! Doit et avoir les hypothèques, ses comptes, mes dettes... le grand jeu, enfin ! Airs connus, paroles aussi !... quelques variantes inédites, pourtant, vu la gravité des dernières circonstances. Quelle affaire ! j'ai envie d'en mourir comme tante Paule !

Et, s'accoudant au gros registre :

— Mais quand je reviserais tous ses comptes ! reprit-il avec impatience ; je n'y verrais que du feu ; le coquin s'est arrangé pour cela naturellement. Tout ce qui manque a passé dans sa poche, c'est bien entendu et ce n'est pas de le mettre en chiffres qui me rendra mon pauvre argent !

Et, voyant que Mme Audran souriait :

— C'est votre avis, n'est-ce pas ? cria-t-il, s'accrochant à cet espoir.

Elle ne voulut pas le décourager.

— A peu près, dit-elle doucement, car ce qui est fait est fait, et il est impossible de remédier au passé.

Là-dessus, Guillaume ferma le gros registre et triomphant :

— Ah ! s'écria-t-il, je renais ! Voilà enfin une bonne parole, la première depuis mon retour... J'étais sûr que vous me consoleriez, au lieu de m'accabler sous le poids des corvées... et de mon indignité. Merci !... Jetons un voile et passons.

— C'est cela, passons au présent, puis à l'avenir, voilà l'important...

— Le régisseur ?...

Guillaume reprenait un peu de goût à la vie ; il se mit à rire :

— Le régisseur est en mauvais état, dit-il, la mâchoire endommagée et un arc-en-ciel autour de l'œil gauche ; il se cache ! Je lui ai écrit ce matin l'engageant, dans son intérêt, à ne pas porter plainte, comme il en menaçait ses agresseurs, et à partir le plus tôt possible... par un train de nuit. Je l'ai payé (et Guillaume redevint mélancolique), c'est toujours par là que je dois finir, hélas ! et nous ne le reverrons plus.

— Et la Hardelière ?

— Le fermier reste ! il a appris je ne sais où que j'étais rentré cette nuit, et il est accouru au premier chant du coq ; c'était le prologue ! ah ! je n'ai pas perdu mon temps ce matin ! Pour la forme je lui ai reproché sévèrement les "faits inqualifiables qui m'obligeaient à rentrer aux Fougerets," mais j'en ai été pour mes grands airs ; il n'a pas pris cela au sérieux et n'a pas témoigné le moindre repentir ; nous sommes pourtant entendus assez bien là-dessus, et il renouvellera son bail ces jours-ci. Tout est bien qui finit bien !

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

LES DÉBUTS D'UN IMMORTEL

Suite et fin

Il y avait là le sous-préfet, un fin lettré, avec son secrétaire ; le président du tribunal de première instance avec le juge d'instruction ; le proviseur du lycée avec deux de ses professeurs ; l'archiprêtre de la ville avec ses trois vicaires ; le vieux M. Aubé, en retraite depuis un an, avec des airs de jeunesse extraordinaire ; mon oncle Alexis, le receveur des finances ; mon oncle François, le médecin, avec son fils Robert ; mes cinq tantes avec leur nuée d'enfants.

Après le tribut payé, selon l'antique et solennel usage, au minotaure de la politique courante et de la question du jour, la guerre d'Italie, la conversation, habilement conduite par mon père, tomba sur *Le Réveil*, le meilleur organe impérialiste de la région ; et, par ricochet, sur mon cauchemar *Jean de Guibray*.

Je devins tout oreilles. Figurez-vous un criminel devant un tribunal, dans l'attente d'un acquittement ou d'une sentence de mort : tel vous m'auriez vu ce soir-là.

—Vous avez lu ce conte, ce péché de jeunesse, monsieur le Proviseur ? demanda M. Aubé avec sa figure épanouie.

—Evidemment, M. Aubé ! Au lycée, tout le monde l'a lu, professeurs, élèves, domestiques ; tout le monde, jusqu'au portier !

—Ma femme est en train de l'apprendre par cœur, fit le juge d'instruction.

—Moi aussi ! c'est ravissant ! s'écria ma tante Louise de sa voix aigrelette.

—Oui, très moral, très bien écrit, surnaturel de verve et d'entrain ! ajouta l'archiprêtre avec cet accent grave et doux qu'on ne rencontre que dans les presbytères ou dans les sacristies.

—Quel sera donc ce jeune homme de l'arrondissement dont la plume précoce a le talent d'emporter d'emblée tous les suffrages ? répliqua M. Aubé, pour intriguer davantage.

—Je le sais, monsieur ; répondit mon cousin Robert. C'est Louis de Bonneveine !

—Louis de Bonneveine ! Il voyage en Orient. Comment va-t-il écrire des contes en Orient, cher ami ?

—Je le devine, moi, continua le sous-préfet. C'est le jeune marquis de Beausoleil. Il passe pour avoir un réel talent d'écrivain.

—Ni Beausoleil, ni Bonneveine, messieurs. Je vous en donne ma parole !

—Qui donc ? poursuivit mon oncle Alexis. Je connais l'arrondissement, je l'ai parcouru mille fois dans ma vie. Jamais je n'ai eu la bonne fortune d'y découvrir l'oiseau rare que l'on signale. Jamais je n'y ai rencontré un Mérimée !

—Il est en train de naître, monsieur ! répartit M. Aubé. Dimanche prochain, à la même heure, dans ma salle à manger, j'aurai la joie et l'honneur de vous le présenter à tous. A dimanche prochain, sans faute !

—A dimanche ! Nous verrons Mérimée ! riposta mon oncle François, sceptique comme toujours.

Et les invités de s'écrier : A dimanche ! M. Aubé ! A dimanche !

—Dimanche, me disais-je en moi-même, ce sera ton apothéose, mon cher, et tu y seras !

A partir de ce jour, M. Aubé devint mon idole ; et, jusqu'à sa mort, je n'eus d'autre support, d'autre magistrature, d'autre frein que lui. Je ne vis plus que par ses yeux et n'ouvris plus l'oreille qu'à ses paroles.

—Pas de fausse note dans votre style ! me répétait-il sans cesse ; je vous veux un clavier classique, tout à fait français. Ecrivez en homme, non en chanteur de café-concert. Le contraire du conteur, c'est le rhéteur ; le rhéteur que je hais comme un traître ; le rhéteur dont le métier n'est pas d'exprimer sa pensée, mais de la dissimuler sous des fleurs empoisonnées. Vous, restez conteur ! Vous resterez mon ami, dans ce monde et dans l'autre !

La semaine me parut éternelle. Ce dimanche-là avait des airs de ne pas vouloir venir ; et ce *Réveil*,

où devait s'étaler la fin de mon *Jean de Guibray*, je le trouvais arriéré, paresseux. Mon âme l'aurait voulu quotidien ou au moins bi-hebdomadaire. Papa partageait mon impatience, maman aussi. Maman surtout, superlativement engouée de ce qu'elle appelait mon génie, se forgeait pour son fils une gloire heureuse et douce qui la faisait pleurer de tendresse. Ainsi sont-elles, les mères des grands hommes. Elles voudraient le soleil sans aurore. Elles rêvent leurs enfants avant de les mettre au monde. N'est-il pas de foi populaire, chez les Bonapartistes, que Letitia Ramolino, durant sa grossesse de Napoléon, ne voyait dans son sommeil que des épées, des trônes et des couronnes ? Ses yeux, plongeant dans l'impénétrable avenir, y voyaient autre chose, ajoute la légende : un rocher désert, une prison chaude et humide avec des soldats anglais à l'entour, et son fils dedans.

Le samedi soir, un brave homme de compositeur m'apporta, très pressé, en courant, dix *Réveil* avec une lettre du maître de la maison. Des coups d'encensoir à en perdre la respiration. Le journal me proclamait grand écrivain, un Balzac en fleur, et me lançait un monceau de dithyrambes en pleine figure. Plus d'inconvénients à livrer mon nom au public. Mille raisons me faisaient un devoir de suivre ma vocation. Je deviendrais sous peu un des plus illustres citoyens de la République des lettres, et partant une des gloires de notre pays normand.

Tel était le pronostic du *Réveil*.

Avant de répondre à cette averse de compliments, je voulus pourtant attendre la manifestation du lendemain, où il me serait extrêmement facile de lire dans les yeux des convives l'opinion que l'on se formait de mon talent.

Bon papa, d'ailleurs, était de cet avis là.

Dimanche. C'est l'Épiphanie, la fête des Rois. Les cloches sonnent mélancoliquement l'Angelus du soir. Nous voici une trentaine à la table de M. Aubé. La conversation roule pesamment sur la baisse de la rente, sur le départ de l'empereur pour l'Italie, sur les résultats probables de cette guerre, sur ses contre-coups certains sur l'échiquier de la politique européenne. Tout cela m'était digressions oiseuses, à moi, insupportables banalités. J'assistais au plus étrange spectacle. Ma petite personne qui devait occuper toute la scène se trouvait oubliée derrière le rideau. On dînait en mon honneur, et il n'était pas plus question de moi que de l'an quarante ou des vieilles lunes.

Arrive le café tout fumant ; et, avec l'escadron de bouteilles qui lui fait cortège, un peu plus de feu dans la conversation. Ma foi ! ce n'est pas tant pis ! Le temps se passait pour moi dans une sorte d'agonie.

Tout-à-coup, M. Aubé tire sa montre, y regarde, puis se lève, en la remettant prestement dans la poche de son gilet. Tous les yeux convergent vers lui. Toutes les attentions le suivent. Moi, je baisse la tête et passe et repasse ma serviette sur la bouche. On aurait entendu une souris courir dans cette salle à manger, ou une mouche y battre des ailes.

M. Aubé parle : son ceil parle. Il me fixe, et ses regards plongent jusqu'à mon âme.

—Messieurs ! Je viens satisfaire votre légitime curiosité, dit-il, en vous présentant ce soir le héros du jour, le père encore inconnu du charmant *Jean de Guibray*, mon ancien élève, et ami plus que jamais cher, Guy Grandval, ici présent. Je salue en lui avec orgueil l'aurore d'un beau talent et je l'engage désormais à consacrer sa vie au noble métier des lettres, pour la joie de sa famille et la gloire de notre région.

Tout était dit : pas d'énigme.

M. Aubé se rassit, content de sa bonne action. La salle éclata en applaudissements ; l'enthousiasme chargé en nuée jusque-là, me creva sur le dos et les félicitations me tombèrent sur les épaules en cataclysmes diluviens.

Mon procès était gagné. Je me sentis sacré écrivain. Plus d'obstacles à ma vocation, désormais : au contraire, des encouragements à bouche que veux-tu, et cela de la part de papa, de maman, de mes frères, de toute la famille. Quand mon oncle Alexis parlait de moi, il ne m'appelait plus que : *mon neveu le roman-*

cier ! et ma bonne tante Louise que : *notre petit Balzac !* ce qui me chatouillait agréablement l'épiderme, je vous le jure.

Liberté fut laissée au *Réveil* de jeter mon nom en pâture à la curiosité publique, en y ajoutant ce que bon lui semblerait.

Le Réveil se mit en frais d'éloquence, ce jour-là. Voici, mot à mot, l'entrefilet qu'il publia, la semaine suivante, en première page et en caractères gras :

Nous sommes on ne saurait plus heureux de constater que *La Vocation de Jean de Guibray* a fait sensation dans notre région. Cent lettres sont parvenues à nos bureaux en quête de renseignements sur l'auteur de cet émouvant récit. Après cet accueil si flatteur, si enthousiaste, ajouterons-nous, de nos populations à une plume jeune, mais déjà mûre pour les œuvres de plus longue haleine et de plus haut vol, le *Réveil* aujourd'hui ne voit aucun inconvénient à déchirer le voile qui couvre un nom respecté parmi nous, mais inconnu dans les lettres ; et auquel, sans être prophète, nous ne craignons pas de prédire le plus brillant avenir. C'est Guy Grandval, fils de notre sympathique conseiller d'arrondissement.

Cela, c'était du style comme en voulait M. Aubé, et moi aussi ; du style sobre, nerveux, rapide comme un trait et clair comme le jour. Pour ma part, du fond de ce style lumineux, je vis tout mon talent, comme on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'enlever la croûte.

L'aurore allait devenir soleil.

Il en est du génie comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, veut le connaître, surtout ceux qui ont la grâce spéciale d'admirer sans comprendre.

Guy Grandval vola de bouche en bouche, comme un bonbon sucré, à travers la contrée. Solennelle et souriante, sa réputation prenait des pieds envahisseurs, des grandes bottes de conquérant. Quoique sobre, il avait le nez écarlate, presque violet, et le monde intérieur n'existait plus à ses yeux. Seule, la beauté du dehors avait le don de l'éblouir. Nulle réalité pour lui excepté les visions de son âme. Il se chauffait au brasier de cette vieille fille qui se nomme la gloire.

Oui, tel était mon évangile, en ce temps-là : l'évangile d'une demoiselle Alexandre Dumas, fille légitime de son prodigieux papa. Je devenais un être de musique et de rêve. M. Aubé, qui m'aimait beaucoup et qui était un sage, avait la tendresse de me le dire et l'orgueil de le crier sur les toits dans ses flâneries. Une seule chose m'effrayait : le poids des lourdes règles que m'imposait l'autorité de mon père spirituel. J'aurais voulu du saint François de Sales, on me servait du Bossuet.

Il avait raison, cependant M. Aubé. C'est à son fouet que je dois, pour être juste, le mouvement, la rapidité, l'élégance entraînant et concise de mon français.

Mathématiquement, il me mesurait : littéralement, il était profondément pénétré de ma vague personne qui, à ses yeux, représentait un symbole. Bref, il fumait son grain d'opium dans ma pipe d'écume de mer.

—Comment vas-tu ? me demanda-t-il un jour.

—Je ne vais pas, répondis-je, je vole, je me sens des ailes.

—Tant mieux, fit-il : deviens oiseau, alouette ou rossignol, à ton gré ; c'est le plus doux des métiers.

—Alouette ! murmurai-je tout bas.

Voilà comment je devins académicien !

HENRI DE MELVAL.

Le client.—Vous êtes pharmacien droguiste, n'est-ce pas ?

Le pharmacien.—Oui.

Le client.—Et y a-t-il longtemps que vous exercez ?

Le pharmacien.—Vingt-cinq ans.

Le client.—Et vous connaissez bien votre métier ?

Le pharmacien.—A fond.

Le client.—Et vous avez votre diplôme ?

Le pharmacien.—Le voilà encadré.

Le client.—C'est bien, donnez moi pour deux sous de boules de gomme.

CHOSSES ET AUTRES

—500,000 personnes sont employées dans les usines aux Etats-Unis.

—La première mine de charbon a été ouverte en 1113 près de Liège.

—Les Japonais, les Chinois et les Coréens se servent de mouchoirs en papier très fin.

—Depuis le mois de février on porte à 9,000 le nombre d'animaux que l'armée anglaise a perdus en Afrique.

—A la convention de la Société d'industrie Laitière du Vermont, Madame Carrie Nelson, de Ryegate, a déclaré qu'en 1898 chacune de ses vaches lui avait donné 329 livres de beurre.

Sommaire de numéro d'avril de *La Grande Revue* : Le concordat et la concurrence religieuse, par Yves Guyot ; Les princesses d'amour (Courtisanes japonaises), par J. Gautier ; L'œuvre du conseil municipal de Paris, par Paul Strauss ; Etudes et réflexions d'un pessimiste, par Challemeil-Lacour ; Les trois capitales : La ville forte, par D. Mélégar ; Les débuts de l'affaire Dreyfus, par J. Reinach ; L'Exposition de 1900, par A. Barthélemy ; Revue littéraire, par Marcel Théaux ; Chronique politique, par J. Cornély.

LÉTTRE D'UN MARCHAND BIEN CONNU DE QUÉBEC

Chers messieurs, —Je souffrais de langueur et de faiblesse générale, de manque d'appétit et de pénible digestion. Je fais usage de votre Vin des Carmes depuis quelque temps, et j'achève ma deuxième bouteille. J'ai le plaisir de vous dire que l'appétit m'est revenu, que ma digestion ne me fatigue plus, que l'accablement et la langueur sont entièrement disparus, et que mon sommeil est parfait. Mes félicitations et mes remerciements pour votre bon Vin des Carmes. Je vous assure que c'est \$1.50 bien mis à profit.

Votre dévoué,

JOS. SHINK
Associé de la Québécoise.

PARTOUT ON FAIT L'ÉLOGE DU "BROMA"

Le meilleur Tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un Tonique supérieur pour les femmes relevant de maladies, les jeunes filles faibles et épuisées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remède les.

SOIGNEZ-VOUS

Si vous avez souci de votre santé, vous emploierez le *Baume Rhumal* dans toutes les affections de la gorge et des poumons.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau : 9 a. m. à midi, 3 à 5 p. m. 8 à 10 p. m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront le voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillon à Pilules de Longue Vie et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés, sur demande. La Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis Montréal. Ces pilules sont en vente dans toutes les pharmacies à 50 cents la boîte, six boîtes pour \$2.50.

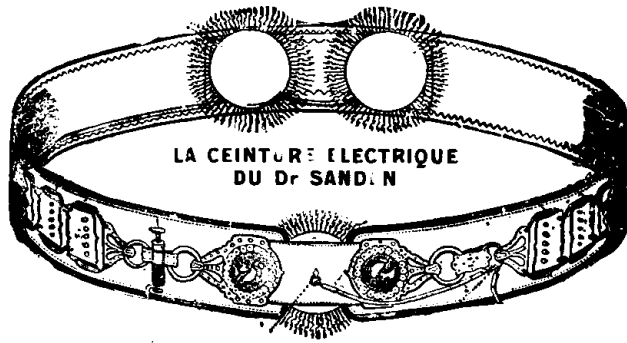
ÉCHANTILLONS GRATUITS

Échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 Rue St. Denis, Montréal.

PAMPHLETS GRATUITS

Notre pamphlet sur "La Prolongation de la Vie" et un échantillon des Pilules de Longue Vie envoyés sur demande. Les Pilules de Longue Vie se vendent dans toutes les pharmacies 50 cent la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez la Cie Médicale Franco-Coloniale 202 Rue St. Denis, Montréal.

REND LES HOMMES FORTS



LA CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN

est reconnue dans le monde entier pour sa merveilleuse influence tonique sur la vitalité affaiblie des hommes et des femmes. Son contact est un contact de vie. Une vie chaude et énergique se produit dans les dix jours de son application. La cure permanente de toutes les faiblesses—la restauration d'une vie nouvelle—est assurée aux cas les plus invétérés, dans les quatre-vingt-dix jours.

LISEZ LE LIVRE DU DR. SANDEN—GRATIS

Il est rempli de renseignements pour les hommes faibles. Il explique pour quoi les médicaments sont sans effets et pourquoi la ceinture du Dr Sanden guérit. Livre gratis. Venez le chercher ou envoyez votre adresse.

Dr M. SANDEN

Heures de bureau : 9 a.m. à 6 p.m.

Dimanche : 11 a.m. à 1 p.m.

132, St-Jacques, Montréal

Primes Exceptionnelles

Toute personne qui nous enverra la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement, à commencer avec le 1er numéro de mai 1900, aura droit à une des primes suivantes, que nous lui ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1. Votre signature autographiée. Reproduction exacte de votre signature par la gravure. Cette signature peut vous servir pour l'impression de vos cartes de visite.

Les abonnés choisissant cette prime devront nous envoyer la signature qu'ils veulent faire autographier, sur un carré de papier blanc, à l'encre de chine bien noire.

2. Un des volumes suivants au choix : *Cyrano de Bergerac*, par Edmond Rostand ; *Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ; *Fleurs de la poésie Canadienne* (nouvelle édition, considérablement augmentée) ; *Gustave ou un héros Canadien*, par M. A. Thomas ; *Les Conférences de M. Doumic*, sur la poésie française au XIX^e siècle ; *Les monographies de plantes Canadiennes*, par E. Z. Massicotte.

3. Un chapelet en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

4. Un paroissien romain, contenant les offices de tous les dimanches et des principales fêtes de l'année, de 560 pages ; mesurant 4½ x 3 pouces ; imprimé sur papier fin avec encadrement rouge ; relié en percaline chagrinée ; monogramme doré sur le plat ; fort relief ; tranche or guillochée.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL MAIN 1803. MARCHAND, 66
Bureau de Télégraphe Great North Western et C.P.R.

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit est maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

Argenteries

LECTRICES

Si vous avez des articles tels que couverts, cuillères, fourchettes, pots à l'eau, marinadier, corbeille, huilier, etc., qui ont besoin d'être argentés ou réparés, ou si vous avez parmi vos argenteries d'anciens et précieux souvenirs que vous tenez à garder mais que le temps ou les accidents ont ternis, usés ou déparés, ils seront remis à neuf à des prix raisonnablement bas par

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

N. B. — Nous serons toujours prêts à faire des estimés à domicile.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'ÉTAT
FIEVRES — ÉPUISEMENT... avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o BALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.